

# Enseignement Pratique de la Langue Française

No. I.

## COURS ELEMENTAIRE

### ART. I. — GRAMMAIRE.

I. PARTIE: **Phonétique** ou *Etudes des sons et des articulations.*

#### II. Consonnes.

1. Les *consonnes* — qui sonnent ou se font entendre *avec* les voyelles — sont des articulations de la voix, qui varient avec les mouvements des lèvres et de la langue. — Il y en a 20: *b, c, d, f, g, h, j, k, l, m, n, p, g, r, s, t, v, w, x, z.*

Le *nom* des consonnes, — comme celui des voyelles — est masculin, sauf pour *f, h, l, m, n, r, s.* On dit: *une l, m, n...*

2. La *division* des consonnes est la suivante: *muettes*, — *liquides*, — *sifflantes*, — *double*.

1° Les *muettes* — ainsi nommées parce qu'elles ne produisent aucun son sans le secours des voyelles — se divisent en trois groupes, selon qu'on les prononce des *lèvres*, — de la *gorge*, — des *dents*.

**Labiales:** *b, p.*

**Gutturales:** *g, c, k, q, h.*

**Dentales:** *d, t.*

Les lettres *b, g, d*, sont *douces* et *sonores*: *bonté, gomme, dette*; les lettres *p, c, t*, sont *fortes* et *sourdes*: *pont, commun, tête*; la lettre *h* est une *muette aspirée*: *homard...*

Remarque. — Le *c* devient *doux* à l'aide de la cédille: *maçon, déçu...* — le *g*, à l'aide d'un *e* muet: *ge-ai, rouge-âtre, pige-on.*

2° Les *Liquides* sont *l, m, n, r* — ainsi appelées parce que leur prononciation est coulante: *la marine royale.*

Les lettres *m* et *n* sont *nasales*, prononcées du nez: *ma nacelle mignonne*; — *m* est *labiale*, articulée des lèvres: *ma maison maternelle*; — *n* est *dentale*, articulée des dents: *notre nation nouvelle.*

3° Les *sifflantes* sont *s* et *z*, *f* et *v*, *ch* et *j*, — parce qu'elles se prononcent avec une sorte de sifflement.

Les lettres **s** et **z** sont les dentales; — la première a un son fort: *la sel assaisonne les salades*; — la seconde, un son doux: *le zèle; la zone azurée*: — Entre deux voyelles, **s** est doux comme un **z**: *sa maison est l'asile du bonheur*.

Les lettres **f** et **v** sont des labiales; — la première est forte: *Bref, vous êtes trop naïf pour jouer du fifre!* — la seconde est douce: *Vous vivez naïvement dans une maison neuve*. — *Alphonse, philosophe*: **ph** = **f**.

Les lettres **ch** et **j**, se prononçant du palais, sont *palatales*, l'une forte: *De quelle chatte vous avez fait choir!* — l'autre douce: *La joie brille sur sa joue rose*.

Notez que **ch** = **k**, dans un grand nombre de mots:

a) Devant une consonne: *ch-lore, ch-rétien, tech-nique, drach-me*

b) Dans les mots d'origine grecque: *archange, archéologie, archiépiscopal; catéchumène, chaos, chœur, choléra, écho, orchestre...*

4° La consonne double **x** = a) **ks** dans *extraire, maxime, Alexandre, Alexandria*; — b) **gz** dans *exercice, Xavier, Xyste*.

Le double **w** est une lettre empruntée aux langues étrangères et équivaut — a) à **v** dans les mots venant de l'allemand et du flamand: *Wagner, Wagram, Waterloo, Westphalie, wagon* — à **hou** dans *whist, whig*, et à **ou** dans *Wellington, Winnipeg...*

5° Les deux liquides **l** et **n** sont *mouillées*, quand elles sont suivies immédiatement du son **y** — a) **l** dans *famille, bataillon pareil*; mais non dans *péril* = *pér-il*; — b) **n** = **gn** dans *agneau, ognon, montagne, encoignure*; mais non dans les mots savants: *ig-né, ig-nition, diag-nostic inexpug-nable, stag-nant*.

## II. PARTIE: Morphologie ou Etude des mots.

N. B. — Une fois pour toutes, nous renvoyons les lecteurs aux *conseils* que nous avons imprimés au numéro de janvier.

### CHAP. I.—LE NOM.

#### LETTRES CANADIENNES.

(Seconde lettre.)

Bien chère sœur Marie,

Le fleuve *Saint-Laurent* — l'un des plus beaux et des plus magnifiques de l'univers — prend sa source dans les régions des grands lacs, savoir: le *Lac Supérieur*, à 600 pieds au-dessus du niveau de l'Océan Atlantique, lequel lac se déverse dans les deux lacs *Michigan* et *Huron* à 580 pieds; ceux-ci communiquent par le *Détroit* avec le lac *Erié*, qui porte ses eaux, en pente rapide, au lac *Ontario*; celui-ci n'a que 244 pieds d'altitude, tandis que son tributaire, l'*Erié*, en compte 571: c'est ce qui explique les belles chutes du *Niagara*.

Ces lacs immenses ont leur navigation d'été, et il est beau de contempler les gentilshommes américains, les voyageurs de toute provenance à bord des yachts, vrais bijoux de construction légère, élégante, fendant en silence sous les feux de la nuit sereine les ondes de ces bassins tranquilles! Jadis, nos aïeux parcouraient aussi ces plaines et ces rives sauvages; mais les travaux de la civilisation, qui ont amené les obsèques des vieilles mœurs, servent de marchepieds au progrès, au luxe, au bien-être, presque sans frais comme sans fatigue et sans danger.

#### IV. PLURIEL DES NOMS: COMMUNS, PROPRES, COMPOSÉS, ÉTRANGERS.

A — Pluriel des noms communs. — En général, il ajoute un s au singulier: *régions, lacs, chutes*.

Par exception: — a) Les noms en au, eu, — et sept en ou — prennent un x (ou même un s): *feux, niveaux; bijoux, cailloux, choux, genoux, hiboux, joujoux, poux*.

b) Ceux en al, ail (sept) ont aux: cheveux, baux (ball) coraux (corail), émaux (émail), soupiraux (sourirail), travaux, vantaux (vantail), vitraux (vitrail).

c) Les mots aïeux (grands-pères), aïeux (ancêtres); ciel (dans les œuvres d'art), des œils de bœuf (lucarnes rondes).

d) Plusieurs noms féminins ne s'emploient qu'au pluriel: *obsèques, fiançailles, entrailles, annales, archives...* — D'autres, seulement au masculin pluriel: *frais, dépens, aguets*.

B — Pluriel des noms propres: Les deux Cornelles; il a deux Télémaques de Fénelon et deux Esthers de Racine.

C — Pluriel des noms étrangers: *yachts, avés, paters, des solos*. On voit que les noms propres et étrangers suivent la règle générale, en prenant un s.

D — Pluriel des noms composés. — 1. Les uns sont soudés en un seul mot, et portent l's au milieu ou à la fin: *gentilshommes, marchepieds, contredanees, vauriens, bonshommes*.

2. En quelques-uns, la première partie est invariable: *marchepieds, serre-freins, souschefs*.

**Suite du texte.** — Tu comprends, ma très chère sœur, que des citées populeuses sont venues s'asseoir et se mirer dans les flots bleus de ces lacs superbes, depuis *Duluth* au fond du *Supérieur* jusqu'à *Hamilton* et *Toronto* dans l'enfoncement de l'*Ontario*.

Du printemps à l'automne, des milliers de touristes, dames et messieurs, ouvrent des regards curieux et des poumons fatigués aux arcs en ciel et aux brises des forêts suspendues aux rives. Sur ces bords enchanteurs, l'on a installé des pied-à-terre, riants chalets ombragés et fleuris, où bourdonnent les oiseaux-mouches, les colibris, et des myriades d'insectes de toute toilette et de toute grandeur. Les nuits ruissellent de lumière, de parfums, de calme et de silence: nulle contrée au monde où l'âme repose plus suavement, enivrée de tant de charmes!

3. D'autres sont formés de deux noms, unis par une préposition: *arcs en ciel, chefs d'œuvre*. — Si la préposition disparaît, entre un nom et un ad-

jectif, tous deux varient et s'unissent par un trait d'union: *oiseaux-mouches*, beaux-frères.

4. Il en est qui sont formés de mots invariables et s'emploient comme locutions abrégées: Des *pic-dà-terre*, des *tête-à-tête*.

(A suivre).

ART. II. — VOCABULAIRE.

17. **Abouter**: mettre bout à bout. — **About**: extrémité par où une pièce de bois ou de fer est assemblée avec une autre. — **Aboutement**: action de les joindre.
18. **Aboutir**: arriver par le bout: *Ce champ aboutit au marais*; — avoir pour résultat: *Ce crime n'a abouti qu'à le perdre*; avoir une terminaison: *L'abcès a abouti*. L'affaire aboutira.  
**Aboutissant, te**: *Par une porte aboutissant aux champs*.  
**Aboutissement**: *d'un abcès*.
19. **Abrégé**: résumé, sommaire, précis, — réduction d'un grand ouvrage en un petit: *L'abrégé de l'histoire de Garneau*.  
**En Abrégé** (loc. adv.): en peu de mots, par abréviation: *Ecrire une phrase, un nom, en abrégé*. — **Abréger**: rendre plus court dans sa durée: *Abréger vos jours par un long voyage*;... dans son étendue: *Il abrège tout, parce qu'il voit tout*. **Syn.**: Raccourcir, diminuer.  
**Abréviateur**: Celui qui abrège; — **Abréviation**: action d'abréger.
20. **Abreuver**: Faire boire abondamment (les animaux); remplir abondamment, accabler: *Il abreuve sa mère de chagrins*.  
**Abreuvement** et **Abreuvement**: acte et action d'abreuver.  
**Abreuvoir**: lieu disposé pour désalter les animaux.
21. **Abri**: Ce qui met à couvert, — en sûreté: *Un — sûr contre les orages*, contre le malheur.  
**A l'abri de** (loc. adv.): à couvert, en sûreté: *A l' — des balles, des passions qui tuent*.  
**Abriter**: mettre à l'abri; **S'abriter**: sous le toit, l'autorité de quelqu'un.
22. **Abroger**: Abolir, annuler une loi, un règlement... — **Abrogation**.
23. **Abrutir**: Rendre semblable à la brute: *L'excès des boissons abrutit l'esprit*. — **Abruti, e**; — **Abrutissant, te**; — **Abrutissement**: état, action; — **Abrutisseur**.
24. **Absence**: Défaut de présence dans un lieu: *L'absence est le plus grand des maux* (La Font.); — manque d'attention, de goût...  
**Absent, te**: qui est éloigné: *Cet élève a l'esprit absent*.  
**S'absenter**: faire une absence: — *de l'école, de la classe*.  
(A suivre).

## ART. III. — EXPLICATION D'AUTEURS.

## A. — A. TASTU.

*Le Pater.*

Notre Père des cieux, Père de tout le monde,  
De vos petits enfants c'est vous qui prenez soin;  
Mais à tant de bonté vous voulez qu'on réponde,  
Et qu'on demande aussi, dans une foi profonde,  
Les choses dont on a besoin.

## 2

Vous m'avez tout donné, la vie et la lumière,  
Le blé qui fait le pain, les fleurs qu'on aime à voir;  
Et mon père et ma mère, et ma famille entière;  
Moi, je n'ai rien pour vous, mon Dieu, que la prière  
Que je vous dis matin et soir.

## 3

Notre Père des cieux, bénissez ma jeunesse;  
Pour mes parents, pour moi, je vous prie à genoux;  
Afin qu'ils soient heureux, donnez-moi la sagesse;  
Et puissent leurs enfants les contenter sans cesse,  
Pour être aimés d'eux et de vous!

*Cours sup. des Frères.*

## I. — Montrez l'invention des idées principales — des idées secondaires.

Dans la première strophe — ou stance de cinq vers, sur deux rimes, croisées pour les vers 1 et 3, embrassées pour les vers 2 et 5 — l'auteur, s'inspirant du *Pater*, le paraphrase largement pour "les petits enfants." L'idée est donc "*Le Pater des enfants*": ce que n'indique pas le titre de la pièce.

Dans la seconde strophe — construite de la même manière — l'idée dominante est que "*Dieu a tout donné — et l'enfant donne sa prière, matin et soir.*"

Dans la troisième, c'est "*la prière ou demande de secours.*" — On peut donc résumer ainsi ce *Pater* de la femme poète:

"*O bon Père des petits enfants, — vous qui nous donnez tout, — je vous implore pour mes parents et pour moi!*" — Voilà les idées principales.

Les idées secondaires qui s'y rattachent sont celles-ci:

1. "Père des petits enfants"... de tout le monde, par vos soins — votre bonté appelle la confiance — et la demande des choses nécessaires ou utiles.

2. "Vous donnez tout": vie, nourriture, (les fleurs) la nature; — parents et famille — je vous donne ma prière, matin et soir.

3. "Je vous implore donc" — pour ma jeunesse, — mes parents et moi-

même, — que ma sagesse fasse leur félicité: — que la famille entière s'aime et soit aimée de vous!

## II. — Dans quel ordre se disposent les idées principales?

La stance 1 est plus générale et précise le sujet du *Pater*, en l'attribuant aux enfants; — la stance 2 l'est moins et particularise les dons du Père des cieux: "m'avez... mon père, ma mère, ma famille. *Moi, je n'ai... mon Dieu... je vous dis*; — la stance 3, c'est la prière, le *Pater*, la demande déterminée, caractérisée, objective (comme l'on dit): "bénissez ma jeunesse... Pour mes parents... heureux... la sagesse... aimés d'eux et de vous." — L'ordre des idées secondaires est très apparent:

I. v. 1. — Père de tous (général) — v. 2. puis idée principale — v. 3. cette bonté appelle la gratitude, — v. 4. et la prière confiante, — v. 5. pour les nécessités de la vie.

II. v. 1. — Idée principale — vie (et conservation); — v. 2. pain et nature extérieure; — v. 3. père, mère, (frères et sœurs) famille; — v. 4. en retour, ma prière — v. 5. Soir et matin.

III. v. 1. — Père... (répétition), bénissez (en général); — v. 2. Idée principale — v. 3. le bonheur qui leur viendra de moi; — v. 4. qui leur viendra des autres; — v. 5. fruit: l'amour de nos parents et le vôtre.

III. — Que direz-vous de l'expression ou du style de cette pièce poétique?

A. — En général, dans l'ensemble, c'est d'un teint pâle et terne, à cause de l'absence d'images et de figures. C'est le style de la prose, à part les rimes, la mesure — vers de 12 syllabes; les termes sont trop généraux, les verbes trop nombreux, les rimes trop faciles. Pour rafraîchir, il faut faire appel aux substantifs, aux métaphores, aux adjectifs de couleur et de relief, aux verbes imagés, aux tours neufs...

B. — Si l'on analyse les détails, on y trouve la correction, la simplicité, l'aisance, un certain abandon...

v. 1. "Notre Père des cieux" est facile, naturel, pris au *Pater* — Pourquoi une majuscule — et quels dérivés? (Voir p. 10) — "...de tout le monde," terne, trop général, ne présente aucun charme poétique.

v. 2. "Prendre soin de" est peu poétique et lourd; le langage du peuple le plus simple abonde en images et en figures: l'auteur n'y songe point. — Inversion. "C'est... qui" tous de la langue française.

v. 3. "Bonté" est encore ici — comme "enfants" au v. 2 — le seul substantif: c'est l'art de composer par périphrases rebattues et usées. Pourquoi ne pas interroger ou recourir à une exclamation? "Mais à tant de bonté faut-il que je réponde?"

v. 4. "Et (vous voulez) qu'on demande" — "aussi" est inutile et fait cheville — "Faut-il que je demande, avec la foi profonde?" Ce dernier terme nous laisse froids; il faudrait un autre plus expressif — v. 5. Ce vers dit tout, mais il est d'un ton banal, vulgaire.

v. 6. "La vie," c'est bien; "la lumière," c'est le jeu, donc ce mot n'ajoute rien au mot *vie*. Ce dernier mot ne se place jamais que devant une voyelle.

v. 7. Ce vers est le plus beau des quinze, bien que tous les mots soient pris au sens propre, ce qui montre que la langue imagée n'est pas toujours nécessaire.

v. 8. Pour les *dérivés* de père, mère, voir p. 10. — " Famille " : familial, familier, familiariser, familiarité, familièrement.

v. 9. Dans ce vers il y avait place au moins pour " le cœur ou l'âme " qui offre sa prière : l'idée est trop pauvrement présentée. Il en est ainsi du v. 10.

v. 11. " bénissez " faites prospérer par votre protection ; " ma jeunesse " toute l'époque de mon enfance.

v. 12. Ce vers est lourd, froid, incolore ; tandis que le suivant exprime une pensée juste, mais vague, dans un tour précis.

v. 14. Rien de poétique — ni dans le v. 15.

Tous ces défauts sont rachetés par la pensée chrétienne du morceau.

## B. — CHATEAUBRIAND.

### *Le Printemps en Bretagne.*

#### I.

Le printemps, en Bretagne, est plus doux qu'aux environs de Paris, et fleurit trois semaines plus tôt. Les cinq oiseaux qui l'annoncent, l'hirondelle, le loriot, le coucou, la caille et le rossignol, arrivent avec des brises qui hébergent dans les golfes de la péninsule armoricaine. La terre se couvre de marguerites, de pensées, de jonquilles, de narcisses, d'hyacinthes, de renoncules, d'anémones, comme les espaces abandonnées qui environnent St-Jean de Latran et Ste-Croix de Jérusalem, à Rome. Des clairières se panachent d'élégantes et hautes fougères ; des champs de genêts et d'ajoncs resplendissent de fleurs qu'on prendrait pour des papillons d'or, posés sur des arbustes verts et bleuâtres.

Explication, au tableau noir. — Comment a-t-on trouvé les idées ?

Rép. — En observant : a) l'époque, où fleurit le printemps : " trois semaines, plus tôt qu'aux environs de Paris. " C'est à la Vallée-aux-Loups, demeure de l'auteur, près de Paris, qu'il écrit ce texte, en 1812 ; — b) le retour des oiseaux émigrés, dont il nomme " cinq " ; — c) l'éclosion des fleurs, dont il nomme sept ; — la croissance des végétaux, " fougères, genêts, ajoncs " en fleurs d'or.

— Comment trouve-t-il les mots ?

Rép. — Dans ses souvenirs vécus : " en Bretagne, " son pays natal, où le climat est " plus doux, " à cause du voisinage de l'Océan (et des chaleurs du Gulf-Stream), " qu'aux environs de Paris " qui en est éloigné, et où aussi bien " le printemps... fleurit " plus tard. — Il en est ainsi des phrases qui suivent.

Le retour du printemps " s'annonce " par l'arrivée de " l'hirondelle, etc., " et avec le souffle " des brises qui hébergent (logent, habitent) dans les golfes (anses) de la péninsule (qui en a tant). " — Il se manifeste aussi par l'éclosion des fleurs " marguerites... " qui couvrent la terre ; ce qui rap-

pelle à l'auteur les alentours de Rome; — par la *végétation* des "fougères élégantes et hautes" dans les "clairières, des "genêts, des ajoncs" piquants dans "les champs" avec leurs fleurs jaunes (d'or) semblables à "des papillons... posés sur ces arbustes "verts et bleuâtres."

Voilà l'observation juste et nette; et ce n'est pas tout.

## II.

Les haies, au long desquelles abondent la fraise, la framboise et la violette, sont décorées d'aubépines, de chèvrefeuille, de ronces dont les rejets bruns et courbés portent des feuilles et des fruits magnifiques. Tout fourmille d'abeilles et d'oiseaux; les essaims et les nids arrêtent les enfants à chaque pas. Dans certains abris, le myrte et le laurier-rose croissent en pleine terre, comme en Grèce; la figue mûrit comme en Provence; chaque pommier, avec ses fleurs carminées, ressemble à un gros bouquet de fiancée de village.

*Cours sup. des Frères.*

Explication, au tableau noir. — Etudions les *idées* et les *mots*.

L'auteur regarde tout: "les haies" qui bordent et séparent les champs; "les aubépines, le chèvrefeuille, les ronces avec les rejets bruns et courbés," tous des arbrisseaux plus hauts que les fougères, les genêts, les ajoncs. Seulement, l'imagination trompe et égare l'écrivain, car, si "la violette" est là, ce n'est qu'à la fin de l'été qu'on y cueille les mûrs, et "la framboise"; un peu plus tôt "la fraise."

Puis, pour animer le paysage, voici "les abeilles et les oiseaux, dont les nids arrêtent les enfants"; mais "les essaims" ne voltigent qu'au cœur de l'été.

Vient l'exception, qui est rare: "le myrte et le laurier-rose"; on dirait que le voyageur tient à tirer parti de tout: il en a vu "en Grèce" et en voudrait mettre dans son pays; en revanche, "la figue mûrit... et chaque pommier, etc..."; cela est juste et bien exprimé.

Les *phrases*, un peu trop savantes pour de jeunes élèves, peuvent être étudiées dans le Cours moyen ou supérieur: elles sont variées, imagées, harmonieuses.

## ART. IV. — COMPOSITIONS.

### I. — Le Printemps à Lachine, près de Montréal.

N. B. — Il y a tout bénéfice à calquer des *imitations* sur ce thème: il faut ne demander que le printemps que les élèves ont sous les yeux.

Le printemps, à Lachine, est moins doux qu'à la Baie des Chaleurs, et fleurit trois semaines plus tard. Les oiseaux qui l'annoncent, l'hirondelle, le rossignol, le loriot... arrivent avec les brises méridionales du lac Champlain, avec les zéphyrs qui se réveillent dans les anses du Saint-Laurent. Le sol dessine une marquetterie de fleurs, de paquerettes, de

renoncules, d'anémones... Les deux rives du lac Saint-Louis se panachent de fleurs et de feuilles naissantes, de grappes carminées des lilas; les champs respirent les senteurs tièdes d'une végétation rajeunie... Tout fourmille d'oiseaux, d'insectes, d'abeilles: les nids se cachent à la curiosité des enfants. Les pommiers surtout, avec des fleurs de toutes nuances, ressemblent à de gros bouquets de fiancée ou à des corbeilles de fleuriste professionnel: c'est le réveil de la nature entière.

## II. — Le Printemps à la ville: Québec, Montréal, Ottawa...

N. B. — Pour traiter ce sujet, il est nécessaire d'observer la couleur locale, les circonstances significatives, précises, de personnes, de rues, de maisons, de terrasses, d'avenues, de costumes, etc... Le malheur veut qu'on se refuse à la peine et à la gêne de regarder, d'examiner, de réfléchir: c'est courir au-devant d'un échec certain.

Il faut noter les détails, pour les trier ensuite, pour les ordonner, les enchaîner, pour les exprimer ensuite dans un langage simple d'abord, soigné et châtié ensuite.

## V. — PHRASES SIMPLES.

MA GRAND'MÈRE. Qu. — *Qu'est-ce que ce nom vous suggère?* — Rép. — *Qu'elle est née à Québec, dans la paroisse Saint-Roch. Ecrivez cela au tableau noir.*

1. PHRASE. — *Ma grand'mère est originaire de Québec. A l'entendre, rien n'est beau comme la bonne ville, comme le faubourg Saint-Roch; elle retourne sans cesse au même sujet: c'est son paradis sur terre?*

Qu. — *Pourquoi parle-t-elle souvent de sa ville natale?* — Rép. — *Parce qu'elle y a vécu avec ses parents, qu'ils y sont décédés... Ecrivez cela encore.*

2. PHRASE. — *Là, sans doute, son cœur s'est épanoui aux joies et aux tendresses de la famille, aux douceurs de son enfance, aux inoubliables empreintes de la jeunesse. Mais sa famille n'est plus!... Son souvenir vit encore dans l'âme de ma grand'mère.*

Qu. — *Que direz-vous encore de votre grand'mère?* — Rép. — *Je dirai son âge et je peindrai son portrait... Ecrivez cela, après l'avoir observée.*

3. PHRASE. — *Oserai-je vous présenter ma grand'mère? La voilà devant vous: c'est une agréable vieille, grasse, petite, courbée sous le poids de ses 86 ans, les manières belles et nobles; elle porte des robes à plis et une coiffe noire de dentelle, nouée sous le menton.*

4. PHRASE. — *Elle se déplace à grand-peine, mais elle n'a que cet inconvénient de son âge: oreille fine, bon œil et bonne langue, de dents pointes! Elle lit beaucoup, prie encore plus, et se plait à faire son modeste raccommodage de bas et de lingerie.*

## No. II.

## COURS MOYEN.

## ART. I. — GRAMMAIRE.

## CHAP. I. — LE NOM.

## 2. GENRE DES NOMS.

L'Académie française, par un arrêté du 26 février 1901, a fait bon accueil à des simplifications en les adoptant par tolérance. Nous les croyons utiles et acceptables, et nous les communiquons aux abonnés.

Personne n'est contraint de s'en servir; mais il faut désormais ne pas molester ceux ou celles qui les emploient.

## I. — Noms avec pluriel ou singulier, à volonté.

- |                                |                                 |
|--------------------------------|---------------------------------|
| 1. Des habits de femme         | 1. Des habits de femmes.        |
| 2. Des confitures de groseille | 2. Des confitures de groselles. |
| 3. Ils ont ôté leur chapeau    | 3. Ils ont ôté leurs chapeaux.  |

## II. — Noms des deux genres, à volonté

- |  |   |
|--|---|
| 1. Des amours tardives   | 1. Des amours tardifs.  |
| 2. Automne: Une belle automne  | 2. Un bel automne.  |
| 3. Délice: (usage rare au sing.)   | 3. Des délices purs ou pures.                                     |
| 4. Enfant: Un enfant instruit  | 4. Une enfant instruite.  |
| 5. Gens: Instruits par l'âge, les<br>vieilles gens sont soup-<br>çonneux | 5. Instruites par l'âge, les vieilles<br>gens sont soupçonneuses. |
| 6. Hymne: ( <i>dans tous les sens</i> )                                  | 6. Un bel ou une belle hymne.                                     |
| 7. Orgue: De belles orgues   | 7. De beaux orgues.   |
| 8. Orge: Orge carré, mondé, perlé  | 8. Orge carrée, mondée, perlée.                                   |
| 9. Pâques: A Pâques prochain   | 9. A Pâques prochaines.   |

## III. — Pluriel des noms propres et étrangers.

- |                                 |                                    |
|---------------------------------|------------------------------------|
| 1. Les Corneille, — des Virgile | 1. Les Corneilles, — des Virgiles. |
| 2. Des avé, des solo            | 2. Des avés, des solos.            |

## IV — Noms composés.

Ces mots pourront toujours s'écrire sans trait d'union. Ex.: Vis à vis, rendez vous, tête à tête, pied à terre.

## 3. SYNTAXE. — Complément déterminant un nom.

1. Ce complément est le mot qui sert à préciser le sens d'un nom, le plus souvent à l'aide d'une préposition *de, du, de la, des; à, pour, contre, en, sans*:

Ex.: — Le Canada, nom d'origine; — l'heure du départ; — berceau des

Papineau; — un dé à coudre; — ton amour *pour* ma mère; — l'arc *en* ciel de mes prières; — un homme *sans* fortune.

2. Le complément peut encore s'unir au nom soit par un qualificatif, soit par un relatif, soit par un participe présent ou passé :

Ex. : — Cartier, homme *pieux*, d'un beau caractère, *qui* aimait son roi et sa Bretagne, *voyant* se lever la tempête, *perdu* au milieu des flots, tombe à genoux et implore Notre-Dame.

## ART. II. — VOCABULAIRE.

### I. — Dérivation sans suffixes.

#### C. — PRONOMS.

N. B. — Ceci fait suite à ce qui est consigné plus haut p. 17, 18, 19.

1. Le pronom personnel a donné des noms : “Le *moi* est haïssable; — le *tu* est plus tendre, le *vous* plus poli.”

2. Les pronoms numéraux ont aussi la valeur de noms : “Le chef des onze; les *douzièmes* provisoires.”

#### D. — VERBES.

1. Le verbe — **au participe présent** — devient nom très souvent, et il convient de ne plus l'oublier, si l'on veut augmenter le vocabulaire :

Ex. : — Un *suppliant*; des *extravagants*, des *mécréants*, des *débutants*, des *aspirants*, des *protestants*; — une *variante* dans le chant, un *stimulant* énergique, un *mordant* qui nettoie les monnaies; les deux *versants* d'une montagne...

a) Notez : le *levant*, le *couchant* : non *ce qui* se lève, se couche, mais l'*action* de se lever, de se coucher, et par extension, l'*endroit* où est le soleil (comparez l'anglais *evening*, part. prés.).

b) Le participe présent devient facilement *préposition* : “concernant, durant, pendant, touchant...”

2. Le verbe — **au participe passé** — exprime une action immédiate, momentanée, devient nom aisément.

a) Il désigne des personnes : “les *assiégés*, un *étourdi*, une fiancée, une nouvelle *mariée*...”

b) Il désigne des choses — soit le résultat de l'action du verbe : “un *écrit*, un *fait*, un *rôti*, un *garni*...”, — soit l'action abstraite : “le *prononcé* d'un jugement, l'*énoncé* des faits, le *communiqué* de l'arrêt...”

c) Il forme des masculins et des féminins — selon le nom sous-enten-

du: "une (troupe) *armée*; un *résumé* (ce qui l'a été) d'histoire; une (terre) *tranchée*; une *moutée*, une *allée* (action d'aller, de monter)."

d) Il devient aussi *préposition*: "*excepté, hormis, vu* l'accusation... *Voyons, monsieur!... Allons... va... gare.*

4. Le verbe — à l'*infinitif* — s'emploie avec l'article comme nom: cette dérivation est assez riche:

Un avoir, le baiser, le boire, des déboires, des déjeuners, des devoirs, des dîners, les dire, les êtres, le goûter, des loisirs, le manger, des pensers, des pourparlers, un pouvoir, le repentir, le rire, le savoir, un souper, un souvenir, des vivres, un mauvais vouloir.

5. Le verbe — au *présent de l'indicatif* — est encore plus riche; si le mot est sans *e* muet, il est masculin; féminin, s'il le possède. C'est la première conjugaison surtout qui produit ces noms.

Masculin. — J'aboie: un aboi

J'accorde: un accord

J'affronte: un affront

J'amasse: un amas

J'appelle: un appel

J'arrête: un arrêt

Je blâme: un blâme

Je débourse: un débours...

Féminin. — J'adresse: une adresse

J'aide: une aide

J'allonge: une allonge

Je couche: une couche

Je commande: une commande

J'élève: une élève

J'épouvante: une épouvante

J'excuse: une excuse...

#### E. — MODES INVARIABLES.

L'*adverbe* devient facilement *préposition*, et celle-ci adverbe, et celui-ci encore *conjonction*. Tous trois, comme l'*interjection*, peuvent devenir noms: "Le *pour*, le *contre*; le *dedans*, le *dessous*; les *que* et les *si*; les *oh*, les *ah*, un *holà*."

### ART. III. — EXPLICATION D'AUTEURS.

#### A. — L'Envers du ciel.

##### 1

"Pourquoi," dit un enfant. "ne vois-je pas reluire

Au ciel les ailes d'or des anges radieux?"

Sa mère répondit avec un doux sourire:

"Mon fils, ce que tu vois n'est que l'envers des cieux."

Et l'enfant s'écria, levant son œil candide

Vers les divins lambris du palais éternel:

"Puisque l'envers des cieux, ô mère, est si limpide,

Comme il doit être beau l'autre côté du ciel!"

Sur le vaste horizon, quand la nuit fut venue,  
 A l'heure où tout chagrin dans un rêve s'endort,  
 Le regard de l'enfant s'élança vers la nue,  
 Il contempla l'azur semé de perles d'or.  
 Les étoiles au ciel formaient une couronne,  
 Et l'enfant murmurait près du sein maternel;  
 " Puisque l'envers des cieux si doucement rayonne,  
 Oh! que je voudrais voir l'autre côté du ciel! "

L'angélique désir de cette âme enfantine  
 Monta comme un encens au céleste séjour;  
 Et lorsque le soleil vint dorer la colline,  
 L'enfant n'était plus là pour admirer le jour.  
 Près d'un berceau pleurait une femme en prière,  
 Car son fils avait fui vers le monde immortel,  
 Et de l'envers des cieux franchissant la barrière,  
 Il était allé voir l'autre côté du ciel.

*Cours sup. des Frères.*

A. DE LARZES.

N. B. — Voilà de la poésie, cette fois!... Il eût fallu entendre l'auteur lui-même la dire, cette gracieuse romance. Nous avons goûté ce plaisir exquis.

Et ce plaisir se transforma en enthousiasme, quand le jeune poète—improvisateur sans second — termina la séance, en 1879, par un coup de théâtre. Il provoqua un membre de l'auditoire à réunir sur un carnet deux rimes riches, les féminines suivant deux masculines: ex. *douleurs, pleurs; victoire, gloire*... L'auditeur en aligna 20; puis, sur un signe de l'improvisateur, il lui jette le mot: *douleurs*, et sur-le-champ M. de Larzes répond par un vers que termine ce mot; suit le mot "pleurs," et un second vers frappe nos oreilles... et ainsi de suite jusqu'à la dernière rime: le morceau était parfait, et l'auditoire entier, ravi par ce feu d'artifice intellectuel et poétique, se trouva étonné d'être debout, applaudissant avec frénésie et hale-tant d'admiration.

**Analyse.** — Les trois strophes de la **romance** se composent de *vers alexandrins*, — sur des rimes *alternées* (fém. et masc.), avec ce charme spécial, qui la rapproche de la ballade et du triolet, que le *sixième* vers rime avec le *huitième*, lequel est le même, au premier hémistiche près.

I. — Le **but** est d'adoucir chez la mère le décès de l'enfant: c'est un cas général, rendu particulier et imaginaire. — Voir le caractère de la **romance**, 1904, p. 382.

II. — L'**impression** est mélancolique, mêlée de tendresse attendrissante, compatissante, attristée et sympathique, faite de délicatesse et de deuil.

III. — Le **contraste** est ici le *procédé* du poète, car l'attrait relève en grande partie de ces deux idées et termes: "l'envers des cieux (pour nous)... l'autre côté du ciel (pour Dieu et les anges).

IV. — Les **moyens** qu'emploie le poète sont d'abord le *dialogue* — entre l'enfant et la mère (première stance) ; — puis la *description* suivie des paroles de l'enfant seul (deuxième stance) ; — enfin la *narration* du trépas, sans dialogue. — Est-ce ingénieux, fin, délié, spirituel ?...

V. — L'on discerne ainsi les *idées principales* et *secondaires* ; il n'est pas besoin d'insister : l'**invention** et la **disposition** vont saillir de l'examen de l'**élocution** ou du style.

v. 1. — L'enfant interroge : tour vif, dès le début — "reluire" est superbe, rare, doux, neuf. — Syn. : briller, luire, étinceler, resplendir, rayonner.

v. 2. — "Au ciel" : enjambement très gracieux ; "ciel" et non "cieux," à cause de la rime "radieux" ; — "les ailes d'or" qui ont le brillant de l'or. Sa mère l'a donc entretenu des "anges" beaux, "radieux." — Contr. : opaque, mat, terne. — Que d'harmonie dans ces deux vers !

v. 3. — Quel douceur ! la lettre *r* est une liquide ; on en écoute ici la suavité.

v. 4. — On peut dire "n'est que" ou "ce n'est que" également bien. — "l'envers," préposition devenant nom, comme on l'a vu plus haut. Ce vers est délicieux avec ses monosyllabes. — La réponse est naturelle, brève, ravissante de naïve simplicité calculée.

v. 5. — "levant son oeil candide" fait image et se laisse voir et toucher. — La candeur (en latin, *blancheur éclatante*) est la sincérité d'une âme pure qui n'a rien à cacher. Syn. : ingénu, naïf, sincère, franc, loyal, simple.

v. 6. — Nouvel enjambement, aisé dans le sens du vers 2 — "divins," célestes ; — "lambris" (écrit de même au sing.) revêtement du plafond ; mot imagé, plein de poésie. Aussi il amène bien le terme "palais éternel."

v. 7. — Voici un vers qui n'a que des *liquides* et des *sifflantes* — "limpide" a trait à la lumière, donc les syn. : clair, net, transparent, lucide, diaphane.

v. 8. — Ce vers crée la surprise, la crainte tempérée d'espérance. L'auteur a su relever artistement la banalité du mot "l'autre côté."

v. 9. — "Sur... horizon" inversion circonstancielle de lieu : c'est tout un tableau en un seul vers. Au fig. : perspective de l'avenir : *L'horizon politique se rembrunit*.

v. 10. — Après le lieu, voici "l'heure," le temps, et quelle belle périphrase ! — "chagrin," tristesse amère. Syn. : affliction, anxiété, angouisse, désolation. — "dans un rêve s'endort" est délicatement inventé ; remarquez la rime riche avec *d'or*.

v. 11. — Nouvelle succession de *liquides*, exquises de douceur : on ne sait lequel préférer de ce vers ou du suivant, où chatoie l'hémistiche "semé de perles d'or."

v. 13. — Ce vers nous paraît le plus riche d'idées : si "les étoiles forment une couronne," l'on soupçonne que c'est pour la tête de "l'enfant" ! Voilà le nœud de ce drame léger en soi.

v. 14-16. — Aussi, les souhaits du chérubin confirment cette appréhension : avec quelle finesse d'art le poète enchaîne l'idée dans les mots ! Combien l'oreille chatouille le sentiment par le retour de "l'envers des cieux... l'autre côté du ciel !"

— Voici la strophe *narrative* : goûtez ce langage figuré : "un désir angélique qui monte comme un encens... le soleil qui dore la colline... puis :

...plus là! ". Et qui dira l'action ou l'activité mélancolique du vers 21: " Près d'un berceau pleurait une ...mère! non, une femme (à cause de l'assonance) prière.

Les derniers vers achève d'étreindre le cœur, tout comme la réalité quotidienne qui nous entoure, et qui, laissant à sec bien des yeux, ne martyrise que l'âme de celle qui ne peut suivre le cercueil couronné de roses!

### B. — Le voleur et le savant.

L'abbé de Molières était un homme simple et pauvre, étranger à tout, hors à ses travaux sur le système de Descartes. Il n'avait point de valet, et travaillait dans son lit, faute de bois, sa culotte sur sa tête par-dessus son bonnet, les deux côtés pendant à droite et à gauche.

Un matin, il entend frapper à sa porte: " Qui va là?... " — " Ouvrez..." Il tire un cordon et la porte s'ouvre.

L'abbé de Molières, ne regardant point: " Qui êtes-vous? — Donnez-moi de l'argent. — De l'argent? — Oui, de l'argent. — Ah! J'entends, vous êtes un voleur. — Voleur ou non, il me faut de l'argent. — Vraiment oui, il vous en faut? hé bien! cherchez là-dedans..."

Il tend le cou, et présente un des côtés de la culotte. Le voleur fouille: " Hé bien! il n'y a point d'argent. — Vraiment non; mais il y a ma clef. — Hé bien! cette clef... — Cette clef, prenez-la. — Je la tiens. — Allez-vous-en à ce secrétaire; ouvrez..."

Le voleur met la clef à un autre tiroir: " Laissez donc, ne dérangez pas! Ce sont mes papiers. Ventrebleu! finirez-vous? Ce sont mes papiers. A l'autre tiroir, vous trouverez de l'argent. — Le voilà. — Hé bien! Prenez... Fermez donc le tiroir..." Le voleur s'enfuit. " Monsieur le voleur, fermez donc la porte. Morbleu! il laisse la porte ouverte!... Quel chien de voleur! Il faut que je me lève par le froid qu'il fait! Maudit voleur!"

L'abbé saute en pied, va fermer la porte, et revient se mettre à son travail, sans penser, peut-être, qu'il n'avait pas de quoi payer son dîner.

CHAMFORT, (1741-94).

*Cours sup. des Frères.*

#### Explication.

1. *Quel est le but de l'auteur?* Retracer une **anecdote**, qui est le court récit d'un petit fait curieux. — Voir la NARRATION, 1902, p. 113. Chamfort était un homme d'esprit, et n'a presque rien écrit. Il parodia la *fraternité* révolutionnaire par ces mots: " *Sois mon frère, ou je te tue.*" — On le tua lui-même, l'infortuné.

2. *De quels moyens fait-il usage dans ce récit?*

Il procède avec simplicité et intérêt, comme dans toute narration bien écrite, en y ajoutant la surprise, la vivacité, le piquant du dialogue, tout comme s'il avait été le voleur en personne.

1. Début ou exposition: la *personne*, le *lieu*, la *manière*; puis le *temps*: voilà les circonstances brièvement esquissées " L'abbé... gauche... s'ouvre."

2. Milieu ou nœud: c'est le *fait*, l'événement, objet de l'anecdote: les *personnages* entrent en rapport, en conflit;... puis les *péripéties* et les *incidents* "clef... mauvais tiroir... le bois..."; *gradation* de l'intérêt: "Le voilà... Prenez... Fermez donc le tiroir..."; le comique atteint ses extrêmes limites: "M. le voleur, fermez donc la porte... Il faut que je me lève...!"

3. Conclusion ou dénouement: le *problème* est résolu, la *curiosité* est satisfaite... le *fait* s'achève par le lever de l'abbé, la fermeture de la porte, la continuation de son labeur de savant... ridicule.

3. Quant au *style*, il est vif, concis, juste, expressif, sans longueur ni langueur. A cette époque, l'on écrivait naturellement et sans les grâces de l'élocution imagée.

### C. — Dangers de la mollesse et de la paresse.

Ce que nous avons le plus à craindre, c'est la mollesse et l'amusement.

Ces deux défauts sont capables de jeter dans le plus affreux désordre les personnes même les plus résolues à pratiquer la vertu et les plus remplies d'horreur pour le vice. La mollesse est une langueur de l'âme qui l'engourdit et qui lui ôte toute vie pour le bien. Il faut donc une foi mâle et vigoureuse, qui gourmande cette mollesse sans l'écouter jamais. Un homme mou et amusé ne peut jamais être qu'un pauvre homme; il ne saurait cultiver ses talents, ni acquérir les connaissances nécessaires, ni s'appliquer courageusement à se corriger. C'est le paresseux de l'Écriture qui veut et ne veut pas; qui veut de loin ce qu'il faut vouloir, mais à qui les mains tombent de langueur, dès qu'il regarde le travail de près. Que faire d'un tel homme? Il n'est bon à rien. Les affaires l'ennuient, la lecture sérieuse le fatigue. Il lui faudrait lui faire passer sa vie sur un lit de repos. Travaille-t-il, les moments lui paraissent des heures. S'amuse-t-il, les heures ne lui paraissent que des moments. Tout son temps lui échappe; il ne sait ce qu'il en fait, il le laisse couler comme l'eau sous les ponts. Demandez-lui ce qu'il a fait de sa matinée: il n'en sait rien, car il a vécu, sans songer qu'il vivait; il a dormi le plus tard qu'il a pu, s'est habillé fort lentement, a parlé au premier venu, a fait plusieurs tours dans sa chambre. Le dîner est venu; l'après-dîner se passera comme le matin, et toute la vie comme cette journée.

Encore une fois un tel homme n'est bon à rien.

FÉNELON, (1651-1715).

*Cours sup. des Frères.*

#### Explication.

1. *A quel genre appartient ce passage de Fénelon?* — C'est ce qu'on nomme une **dissertation**, une **leçon** de morale, des *réflexions morales*;

Cette leçon a pour objet la *paresse*, que l'auteur présente sous deux aspects: "la mollesse et l'amusement." C'est le *portrait* du jeune duc de Bourgogne, élève de Fénelon.

2. *Le titre est-il bien choisi?* — Non; il eût fallu mettre "amusement" après "mollesse"; ou simplement: "Dangers de la paresse."

3. Donc voilà les deux **idées principales**: 1. La mollesse, pris au *sens fig.* — au *sens propre* "la mollesse du beurre, de la glace sur la rivière..." c'est le manque d'énergie, l'excès d'indulgence pour soi, manière de vivre où l'on se donne trop ses aises. **Syn.**: indolence, nonchalance, négligence, inactivité, oisiveté, fainéantise. **Contr.**: ardeur, énergie, vigueur, effort intense, activité. — 2. L'amusement, au *sens propre*, est ce qui fait perdre le temps, l'action de s'occuper de choses qui le font perdre, la distraction-légitime de choses sérieuses par des agréments. **Syn.**: Divertissement, récréation.

La *paresse* est ou la lenteur à agir ou la répugnance au travail, à la peine. — La première phrase, courte et claire, pose bien le sujet à développer. Notez "ce que nous avons..." et non "ce que l'enfant...": c'est une leçon indirecte.

4. Les **idées secondaires** se viennent rattacher avec aisance aux deux principales.

1. "deux défauts" avec leur *conséquence générale*: "le plus affreux désordre" d'âmes honnêtes qui tendent à "la vertu," à "l'horreur pour le vice."

2. "la mollesse" est *décrite* en soi "languueur d'âme qui engourdit" et paralyse "pour le bien."

3. "foi mâle et vigoureuse": *remède radical* indiqué brièvement.

4. "un homme mou et amusé": *effets* des deux défauts: "un pauvre homme," misérable, méprisable (un homme pauvre = indigent); sans "culture de ses talents" naturels; sans "connaissances nécessaires" à sa condition; sans empire sur soi pour "se corriger."

L'auteur achève ce tableau par une *allusion* à un passage du livre des Proverbes (III, 4). — Et il conclut: "Que faire... homme?... à rien."

5. Puis il en vient *aux détails* du portrait: "les affaires... la lecture sérieuse... le travail — les amusements... le temps perdu... qui s'écoule comme l'eau..." — Pour plus de précision, il montre l'emploi "d'une matinée... du lever au dîner"; et il l'applique en un mot à "l'après-dîner... à toute la vie."

6. Nouvelle conclusion: Inutilité d'un tel homme.

5. Le **style** est simple, naturel, assez fade et incolore; les mots sont communs et inexpressifs; les phrases variées, mais sans vigueur ni passion.

#### ART. IV. — COMPOSITIONS.

##### I. — Portrait de l'élève paresseux.

*Lambin* a le teint blême, l'air ennuyé, les yeux errants, la démarche lente, accablée, traînante.

Ne le voyez-vous pas incliné en avant, replié sur soi comme un serpent qui repose, courbé déjà sous le fardeau de la nonchalance, entraîné par le poids de son cerveau creux? Démarche lourde qui traîne des pieds pesants, air niais, regard morne et terne, langage langoureux, toute sa personne, de sa chevelure en désordre, aux bas qui touchent aux talons, révèle une intelligence endormie, un esprit rouillé, un jugement atteint de paralysie. Quelles ruines prématurées! Est-ce un jeune vieillard?

Le matin, nul bruit ne le saurait réveiller, et s'il s'éveille, il n'entend aucun ordre, il s'habille fort lentement, parle au hasard, fait et refait le tour de sa chambre. En classe il arrive en retard et gagne sa place sans rougir. A peine assis, on le voit s'accouder commodément, allongeant bientôt sa précieuse personne, afin de s'assoupir dans une fainéante somnolence dont ne l'accuse aucune dignité ni sentiment. Si le Maître provoque la leçon, il se lève comme un dandin, implore d'un œil chagrin la bienveillante pitié d'un souffleur, ahane des monosyllabes, en attendant qu'il marmotte une excuse boiteuse. Vous ne sauriez le convaincre que l'étude est digne d'intérêt et mérite des efforts intenses; son siège est fait: pour lui toute tâche est ingrate, toute application insurmontable.

Est-il gourmandé, puni, il crie à l'injustice. Loue-t-on ses camarades, il les jalouse bassement, rebelle à l'aiguillon du zèle et de l'émulation. Qu'attend-il? L'heure de la sortie, des distractions, des jeux, des repas. Hier, rien; aujourd'hui et demain, rien encore: voilà son bilan. Sa vie d'écolier est inexorablement vouée à la nonchalance, à l'oisiveté, à la fainéantise arrêtée, acceptée, résolue.

Loin de combattre cette apathie morose et malade, il paraît se gaudir et se complaire dans sa misère inguérissable. Ne sachant rien de rien, ne se servant de ses livres que pour les user et les déchirer, l'esprit fermé à tout idéal et aux douceurs intellectuelles, il s'ennuie, dévoré d'un chagrin qui galope avec lui. La Bruyère a dit: "L'ennui est entré dans le monde par la paresse; celui qui aime le travail a assez de lui-même"; et Fr. Coppée a répété: "La paresse engendre l'ennui et le désespoir; seul, le pain bien gagné n'est point amer." Ce langage, il ne l'entend point et se refuse à l'entendre.

En résumé, l'habitude est chez lui une seconde nature. Il s'est donné des chaînes qu'il croit des tresses fleuries, mais le temps et l'impérieuse maîtresse qu'est l'expérience ruineront bientôt ses illusions. Le monde s'ouvre devant ce paresseux incorrigible, et partout où il se présente, le monde lui présente visage de bois: il n'est propre à rien, sinon au vagabondage, et peut-être au vol et à la prison. Ce qui le place désormais, pour toute sa carrière, un peu au-dessous de rien.

Après avoir meurtri et torturé le cœur des siens, il devient son propre bourreau: heureux, s'il lève au ciel un œil et des mains suppliantes, seule espérance et seul remède d'un mal où tombe une âme immortelle!... "Aide-toi, le ciel t'aidera!" (LA FONT., VI, 18).

## II. — Portrait de l'élève laborieux.

*La flamme* est la diligence, la ponctualité, la générosité même : il porte dignement son nom.

Arrivé quelques minutes avant l'heure, il cause posément et gaiement avec ses condisciples et ne dédaigne pas de rire avec eux. Son lever est matinal, sa toilette preste et hâtive, sa prière courte et bonne, son temps réglé, toute sa personne calme et douce, soumise à la réflexion.

Le voilà entré en classe. Ses leçons, il les sait, non en perroquet bavard, mais en homme rassis et judicieux. Ses devoirs sont soignés, sans ratures, d'une exquise propreté. Jamais il ne viole le silence. Pour lui les classes se transforment en un régal où goûte l'esprit, l'imagination, le jugement, l'intelligence. Respect et vénération du Maître s'allient à la cordialité et à la sympathie des camarades. Que les heures volent rapides ! Mais que le progrès est solide et substantiel ! Il est toujours occupé, curieux du nouveau, actif à prendre des notes, infatigable à tout, car il fait bien une chose à la fois. Il apprécie et aime son Maître, qu'il prend pour modèle.

Aussi bien, nulle punition, mais des compliments ; nul ennui, nulle jalousie, mais joie, émulation modeste, efforts soutenus, application sans cesse renaissante. La difficulté, le problème, le stimulent dans un travail raisonné, opiniâtre, qui triomphe de tout. Il aiguise ainsi son esprit, assouplit ses facultés ; plus il avance, plus son goût s'affirme et s'épure : c'est la récompense couronnant la noblesse et la vaillance. Il se souvient de la maxime de Voltaire et se la répète : " L'homme est né pour l'action, comme le feu — *la flamme* — tend en haut, la pierre en bas. N'être pas occupé ou cesser d'exister, c'est la même chose . . . "

En résumé, c'est un homme d'avenir ; laborieux aujourd'hui, il le sera demain et toujours. Sa nature s'accommode de l'effort, et son énergie trempe sa volonté de la force de résistance de l'acier et du platine. Voilà un caractère qui se dessine, un personnage qui soutiendra un rôle social, fait de distinction, de sueur et de lauriers. De quel nom l'appeler : commerçant, industriel, médecin, avocat, magistrat, homme d'Etat ! . . . Il n'importe.

Saluez, dans cet élève studieux, un homme de devoir et de principes, un ouvrier de sa propre gloire. Et s'il est et reste catholique, inclinez-vous devant un héros, l'honneur des siens, l'aurole de sa nation, de l'Eglise, et d'une patrie qui est immortelle ! . . .

N. B. — Il sera facile de transformer ces deux essais — dans les devoirs que l'on donne au pensionnat, — en les appliquant avec des nuances propres, s'il y a lieu, car nous ignorons s'il existe des " paresseuses."

## HISTOIRE DU CANADA.

## II. — LEÇON.

TRIBUS INDIGÈNES DU CANADA : — a) **Physionomie et costumes**; — b) **Chasse et guerre**; — c) **Gouvernement et religion**; — d) **Qualités morales.**

À l'heure où les Français inaugurent les établissements coloniaux, notre pays compte une population indigène d'environ 180,000 âmes. Les trois tribus dominantes sont : celle des **Algonquins**, celle des **Esquimaux**, celle des **Hurons**. Bien que distinctes et séparées, elles se rapprochent par des ressemblances dans les mœurs, les usages, le genre de vie, le gouvernement, la religion...

1. **Physionomie et costumes.** — Grands, agiles, les sauvages présentent cet aspect farouche, cet air redoutable bien propre à ceux dont la vie se partage entre la chasse et la guerre. Leur teint est bronzé, le front étroit, le nez aplati, le menton sans barbe; les lèvres sont épaisses et les cheveux rudes et longs, tombant sur les épaules. Le tatouage est chez eux universel; ils s'impriment sur le corps des figures d'animaux, poissons, serpents... et se barbouillent hideusement le visage de couleurs diverses. Hommes et femmes portent avec fierté des pendants aux narines et aux oreilles, ainsi que des bracelets et des parures de coquillage.

En hiver, tous se revêtent de pelletteries et se chaussent de souliers en peau de chevreuil. L'été, ils se vêtent légèrement, laissant la poitrine et les bras à découvert.

2. **Chasse.** — Quel genre de vie mènent ces tribus sauvages? Songent-elles à tirer leur subsistance du sol si fertile et si vaste? Nullement. Par nature, l'Indien est mou, indolent, paresseux; il considère le travail comme un déshonneur et une faiblesse: "C'est indigne d'un homme libre et indépendant, c'est bon pour des femmes," disait-il.

Son passe-temps, son occupation favorite est la chasse, avec ses aventures et ses péripéties. Les orignaux, les caribous, les ours, les castors, tout le menu gibier, lui assurent à lui et à sa famille une table abondante, une saine nourriture.

3. **Guerre.** — Chez les sauvages, tous les hommes en état de porter et de manier des armes est guerrier. Les motifs de lutte sanglante sont fréquents, frivoles même: la soif du pillage, la vengeance d'un grief, l'ambition de s'illustrer, le droit de chasser sur un territoire plus étendu, un rien parfois allume les discordes et fait éclater la guerre. Dès qu'elle se déclare par l'assentiment de la tribu réunie, l'on fait choix d'un chef que de précédents exploits ont illustré, l'on invoque le dieu du bien et du mal, l'on exécute des danses publiques que termine un repas solennel.

En franchissant le territoire ennemi, la petite armée n'avance désor-

mais qu'avec les plus grandes précautions, étudiant soigneusement le terrain, marchant sur une seule file pour dissimuler sa route, cheminant de préférence sur les rivières. D'ordinaire, la troupe guette le point du jour pour donner l'attaque, afin de surprendre l'ennemi livré au sommeil. Puis soudain, poussant des clameurs et des hurlements, les assaillants lancent une grêle de traits et se précipitent dans la mêlée, le casse-tête à la main. Les morts étaient scalpés, les prisonniers réservés pour la torture.

4. **Gouvernement.** — Chaque individu jouissait alors d'une indépendance à peu près complète. Nulle loi écrite: on suivait les usages traditionnels.

Nul pouvoir judiciaire, ni officiers, ni juges, ni prisons, ni bourreaux: chacun se rendait justice et vengeait ses injures personnelles.

Quelles attributions étaient dévolues aux chefs? En vérité, ceux-ci n'intervenaient que rarement; et leur influence, leur prestige dépendaient de leur savoir-faire, de leur habileté à diriger leurs inférieurs.

Un conseil, composé des anciens et des principaux sauvages de la bourgade, réglait toutes les affaires publiques.

5. **Religion.** — En dépit de la grossièreté et de la barbarie de toutes ces peuplades, on retrouve chez elles l'idée de Dieu, plus ou moins confuse. Cette notion d'une divinité suprême amena leur imagination à peupler le monde d'esprits et de divinités inférieures. Partaient-ils en guerre, à la chasse, les Indiens jeûnaient et priaient, dans le dessein de se rendre les esprits favorables. Ils croyaient à la survivance des âmes et l'immortalité leur paraissait un dogme naturel. Mais quelle idée se faisaient-ils du ciel? A leur sentiment, c'était un pays de chasse abondant en gibier de toute sorte, une région idéale où les heures s'écoulaient en divertissements, en festins, en danses, sans interruption dans leurs jouissances.

Pour le sauvage les songes étaient une chose sacrée, une céleste manifestation de volontés qu'il eût regardé comme sacrilège de traiter légèrement, de différer dans leur exécution; ils réglaient la pêche, la chasse, la guerre, les affaires les plus importantes, aussi bien que les festins publics, les chansons et les jeux.

6. **Funérailles.** — Les sauvages regardaient les approches de la mort d'un œil indifférent et résigné, car, pour eux, c'était un passage, une émigration vers un pays peu différent du nôtre.

Dans toutes les tribus, le respect des morts était universel. Le défunt, revêtu de ses plus riches habits, le visage peint, ses armes à ses côtés, restait exposé pendant plusieurs jours. L'on s'assemblait pour pleurer, pour chanter, pour danser autour du cadavre. Puis, on l'enterrait dans une fosse profonde, tapissée de fourrures. Une petite colonne était élevée sur la tombe, où parents et amis venaient déposer des vivres; "car, disaient-ils, il faut plusieurs mois pour se rendre dans le pays des âmes."

7. **Qualités morales.** — Au seuil du XVII<sup>e</sup> siècle, on discerne chez l'indigène du Canada un mélange de bonnes qualités et de défauts. C'est

d'abord la force d'âme qui l'aide à supporter, sans plainte ni murmure, les plus affreuses misères, les tourments de la torture, le supplice même du feu. C'est aussi la libéralité envers l'étranger qui recueille de sa part les témoignages de la plus généreuse hospitalité. C'est encore un attachement pour ses enfants qui ne vient se démentir jamais. Les dissensions et les haines sont très rares dans les bourgades, où chaque foyer s'applique à vivre en paix avec les voisins.

D'un autre côté, pour savourer des louanges ou pour se venger, le sauvage est prêt à tout. Il se révèle soupçonneux, susceptible, toujours disposé à trahir, dès qu'il y entrevoit son intérêt. L'on sait jusqu'où le pousse la cruauté envers ses ennemis et quelle infernale méchanceté il déploie pour les torturer à plaisir.

8. **Conclusion.** — Tel est brièvement l'aperçu historique qui concerne les tribus indiennes du Canada, au moment où la France se prépare à en faire une colonie.

Avec les fondateurs des premiers établissements vont débarquer les missionnaires, Jésuites et Récollets; et le christianisme va prodiguer, dès le début, les lumières de sa doctrine et l'action bienfaisante de sa morale: nous verrons à quel prix.

Un historien anglais rend un bel hommage aux pionniers de la France dans le Nouveau-Monde:

—“ Sans compter la passion des aventures et la noble ambition d'étendre au loin la domination du roi, sentiments dont tous les explorateurs étaient animés à cette époque, il y eut toujours, chez eux, un ardent désir de porter la connaissance de la foi chrétienne jusque dans les profondeurs inexplorées des forêts de l'ouest. Ils avaient à cœur de communiquer la grâce des sacrements aux sauvages grossiers qu'ils rencontraient, et de remplacer les abominations du paganisme par les sublimes cérémonies de la religion catholique.”

(A suivre.)

**Remarque.** — Il est facile de faire traiter par les élèves quelques sujets comme *devoirs historiques* sur la leçon qui précède. Mais il convient aussi de recourir à l'imagination dans ces essais de développements.

Plusieurs pièces lyriques des *Aspirations* de M. W. Chapman donneront de bonnes et belles inspirations en ce qui concerne les Indiens.

1. Descriptions et narrations. — a) Une aurore boréale en 1535. — b) La forêt vierge sur les rives du Saint-Laurent. — c) La famille sauvage, avant la découverte. — e) Les mœurs, les coutumes, la religion des indigènes...

2. Portraits. — a) L'enfant et sa mère, durant la guerre des tribus. — b) La femme sauvage et la chrétienne. — c) Le sauvage mourant.

3. Discours. — a) Un chef à ses guerriers, avant — après le combat. — b) Un ancien, dans un conseil, contre les missionnaires nouveaux-venus. — c) Discours du dernier des Hurons, — des Algonquins, — des Esquimaux.

## No. IV.

## COURS SUPERIEUR OU CLASSIQUE.

## ART. I. — Théorie de l'épopée.

## § II. — L'action.

I. NOTION. — L'action épique est une entreprise importante en elle-même ou dans ses résultats — comme la *fondation* ou la *chute* d'un empire, une *guerre* contre une nation ennemie, la *découverte* ou la *conquête* d'un pays, — ou tout autre événement extraordinaire, propre à intéresser un peuple ou même l'humanité entière.

II. QUALITÉS. — L'action doit être **une, grande, héroïque, merveilleuse.**

1. Elle est **une** ou **entière**, quand, du commencement à la fin, tout concourt au même but, comme les actes des divers personnages, les revers et les succès, les incidents prévus et inattendus, les épisodes heureux ou malheureux.

2. Elle est **grande** par la beauté et la magnanimité des caractères, par les motifs qui font agir les personnages, par les moyens dont ils se servent, et surtout par la nature même de l'entreprise et les résultats qui en découlent.

3. Elle est **héroïque** par suite de la grandeur, du nombre, de la durée des obstacles, puisque deux qualités font surtout les héros : la *force* pour renverser les difficultés et la *constance* pour ne point faiblir.

4. Elle est **merveilleuse** par l'intervention des agents supérieurs à la nature physique et morale, soit directement au moyen des apparitions et des songes, soit indirectement en agissant sur les éléments et les êtres animés.

Si les agents supérieurs sont réels, c'est le merveilleux *chrétien* ; s'ils sont *fictifs*, du moins pour nous, c'est le merveilleux *païen* ou mythologique ; s'ils sont *réels* et *fictifs* à la fois, c'est le merveilleux *allégorique*.

## ART. III. — LA FORME.

La forme est intérieure et extérieure ; dans le premier cas, c'est le *plan*, dans le second, c'est le *style*.

## § I. — Le Plan.

I. NOTION. — Le **plan** n'est autre chose que la disposition des différentes parties qui composent le récit de l'entreprise épique.

II. QUALITÉS. — Tout plan a pour qualités essentielles et fondamentales l'**unité** et l'**ordonnance**.

Il est **un** quand il ne renferme que ce qui est nécessaire, utile et agréable pour charmer, intéresser et toucher les lecteurs.

Il est **bien ordonné**, quand il fait ressortir chaque partie du récit par la place qui lui convient.

Or, il y a *trois parties* dans un poème épique : le début, le nœud et le dénouement.

1° **Le début**, qui prépare à suivre aisément la marche du récit, comprend l'exposition ou proposition et l'invocation.

**L'exposition** déclare le but et le motif de l'entreprise, annonce d'ordinaire le héros principal, la cause des obstacles et l'intervention des êtres surnaturels. — Elle doit être *simple*, sans emphase et sans affectation, *courte*, pour ne pas impatienter la curiosité du lecteur, *intéressante*, pour captiver son attention.

**L'invocation** est une prière faite à une divinité ou à un génie, pour implorer son secours, ses lumières, son inspiration. Le poète la renouvelle parfois dans certaines circonstances plus solennelles ou plus critiques, dans le cours de son œuvre.

2° **Le nœud** ou **intrigue** est la combinaison des moyens et des obstacles, des périls et des luttes, faite de façon à rendre l'issue incertaine et douteuse.

Il renferme le *récit*, tableau animé, peinture vivante des personnages et des événements, les *épisodes*, tableau d'un fait accessoire jeté dans la narration, dans le dessein d'y introduire la variété et d'en augmenter l'intérêt.

3° **Le dénouement** est la solution de l'intrigue par la victoire sur les obstacles et par l'issue heureuse ou malheureuse de l'entreprise.

## § II. — Le style.

I. NOTION — Le style ou élocution épique est l'expression des pensées, des sentiments et des images dans le dessein de plaire et de toucher.

II. QUALITÉS. — En raison de la perfection et de la richesse du fond, le style épique admet la plus grande variété de tours et d'ornements, tout en restant toujours dans les bornes du bon goût. Deux qualités semblent résumer toutes les autres : la clarté et la convenance.

1° **LA clarté** requiert une propriété, une pureté remarquable dans le choix des mots, des tours vifs et lumineux, des transitions naturelles et bien marquées, des métaphores justes, nobles, hardies, une marche chaleureuse, en un mot, tout ce qui distingue le genre descriptif perfectionné.

2° **La convenance** est relative à l'objet et au sujet. *L'objet* est une action grande, héroïque et merveilleuse. Le poète, pour y conformer son style, devra donc avoir recours à toutes les ressources de l'art : images fréquentes et animées, figures naturelles et expressives, épithètes justes et vraies, descriptions pompeuses, comparaisons simples et soutenues, tableaux pleins de charme et de vie, coloris brillant, ton majestueux, harmonie séduisante.

*Le sujet est le personnage qui parle et les personnes à qui il s'adresse; dans l'un et l'autre cas, le style devra être tantôt simple, tantôt tempéré, tantôt sublime, selon l'âge, les caractères, le rang et les autres circonstances.*

---

ART. II. — EXPLICATION D'AUTEURS.

I. — MORT D'ALEXANDRE.

Alexandre fit son entrée dans Babylone avec un éclat qui surpassait tout ce que l'univers avait jamais vu... Pour rendre son nom plus fameux que celui de Bacchus, il entra dans les Indes, où il poussa ses conquêtes plus loin que ce célèbre vainqueur. Mais celui que les déserts, les fleuves et les montagnes n'étaient pas capables d'arrêter, fut contraint de céder à ses soldats rebutés, qui lui demandaient du repos. Réduit à se contenter des superbes monuments qu'il laissa sur les bords de l'Araspe, il ramena son armée par une autre route que celle qu'il avait tenue, et dompta tous les pays qu'il trouva sur son passage.

Il revint à Babylone craint et respecté, non pas comme un conquérant, mais comme un dieu. Mais cet empire formidable qu'il avait conquis ne dura pas plus longtemps que sa vie, qui fut courte. A l'âge de trente-trois ans, au milieu des plus vastes desseins qu'un homme eût jamais conçus, et avec les plus justes espérances d'un heureux succès, il mourut sans avoir eu le loisir d'établir ses affaires, laissant un frère imbécile, et des enfants en bas âge, incapables de soutenir un si grand poids.

Mais ce qu'il y avait de plus funeste pour sa maison et pour son empire, c'est qu'il laissait des capitaines à qui il avait appris à ne respirer que l'ambition et la guerre. Il prévit à quels excès ils se porteraient, quand il ne serait plus au monde : pour les retenir, ou de peur d'en être dédit, il n'osa nommer ni son successeur ni le tuteur de ses enfants. Il prédit seulement que ses amis célébreraient ses funérailles par des batailles sanglantes, et il expira à la fleur de son âge, plein des tristes images de la confusion qui devrait suivre sa mort.

Son empire fut partagé, toute sa maison fut exterminée, et la Macédoine, l'ancien royaume de ses ancêtres, passa à une autre famille. Ainsi ce conquérant, le plus renommé et le plus illustre qui fut jamais, a été le dernier roi de sa race. S'il fut demeuré paisible dans la Macédoine, la grandeur de son empire n'aurait pas tenté ses capitaines, et il eût pu laisser à ses enfants le royaume de ses pères. Mais parce qu'il avait été trop puissant, il fut la cause de la perte des siens : et voilà le fruit glorieux de tant de conquêtes !

BOSSUET (*Hist. univ.*, III, 13).

## Analyse et appréciation.

1. Voilà une **narration historique**, pleine d'élévation, de majesté et de grandeur. Il est aisé d'en apercevoir le **plan** logique et serré, sobre et précis à la fois.

- a) *Marche triomphante du conquérant*: Babylone, les Indes... c'est la limite, car ses soldats mercenaires "demandent du repos": d'où le *retour*.
- b) *Fragilité* de "cet empire formidable" en raison de la brièveté de "la vie" d'Alexandre: sa mort à 33 ans!
- c) *Pressentiments* des divisions et des discordes, après sa mort, faute d'héritiers capables "d'établir" ses conquêtes.
- d) *Partage* effectif et ruine de toute sa maison."
- e) *Conclusions* l'ambition des conquêtes lointaines, en dehors de la Macédoine, est "la cause de la perte des siens": quel "fruit glorieux."

2. La **disposition** et l'ordre se fondent sur la *chronologie* ou le temps:

- a) *Arrivé à Babylone*: entrée triomphale, inouïe; — il pousse ses conquêtes dans les Indes: quoi va l'arrêter? — "ses soldats rebutés," dégoûtés, à bout de patience et de courage; — donc "il ramène son armée par une autre route" pour "dompter tout" sur son passage.
- b) *De retour à Babylone*: "c'est un dieu craint et respecté." Quel dieu? il va mourir, dans la fleur de l'âge et des espérances brisées, "des plus vastes desseins," projets de "succès heureux"; — il ne laissait personne pour recueillir sa couronne, son sceptre, son œuvre, sinon un frère imbécile" (faible d'esprit), "des enfants... incapables."
- c) *Causes* du morcellement de son empire, de la ruine de sa maison: "les capitaines ou généraux ambitieux..."; — d'où "les prévisions des excès...," "la prédiction de sanglantes batailles", suivant ses obsèques de près: il meurt triste.
- d) *Les conséquences* de sa mort: division de son empire, extermination des siens; "ainsi ce conquérant... a été le dernier de sa race." — *Leçon morale* indirecte au Dauphin: "S'il fut demeuré paisible... la grandeur de son empire..., et il eût pu laisser à ses enfants le royaume..." Ces deux idées dominent le morceau entier.

3. Le **style** est bien celui de Bossuet: les *mots* ont la pureté, la force robuste, le naturel et la justesse; les *phrases* se développent graves, majestueuses, profondes, en périodes nobles ("A l'âge de..."), mais elles ne manquent ni de mouvement ni de vie. Quelle variété de tours et quel art de mettre l'idée en relief. Par ex.: "Pour rendre..., il entra..., où il poussa..."; "mais celui que..., fut contraint..., qui lui demandèrent... Réduit à se contenter... il ramène... et dompta..."

## II. — Le Berger et la mer.

Du rapport d'un troupeau, dont il vivait sans soins,  
Se contenta longtemps un voisin d'Amphitrite:

Si sa fortune était petite,

Elle était sûre tout au moins.

A la fin, les trésors déchargés sur la plage  
Le tentèrent si bien qu'il vendit son troupeau,  
Trafiqua de l'argent, le mit entier sur l'eau.

Cet argent périt par naufrage.

Son maître fut réduit à garder les brebis,  
Non plus berger en chef comme il était jadis,  
Quand ses propres moutons paissaient sur le rivage:  
Celui qui s'était vu Corydon ou Tircis

Fut Pierrot, et rien davantage,

Au bout de quelque temps il fit quelques profits,

Racheta des bêtes à laine;

Et comme un jour les Vents, retenant leur haleine,  
Laisaient paisiblement aborder les vaisseaux:

"Vous voulez de l'argent, ô mesdames les Eaux!

Dit-il: adressez-vous, je vous prie, à quelque autre:

Ma foi, vous n'aurez pas le nôtre."

Ceci n'est pas un conte à plaisir inventé,

Je me sers de la vérité

Pour montrer, par expérience,

Qu'un sou, quand il est assuré,

Vaut mieux que cinq en espérance;

Qu'il se faut contenter de sa condition,

Qu'aux conseils de la mer et de l'ambition

Nous devons fermer les oreilles,

Pour un qui s'en louera, dix mille s'en plaindront,

La mer promet monts et merveilles:

Fiez-vous-y; les vents et les voleurs viendront.

*Cours sup. des Frères.*

LA FONTAINE.

## Analyse.

Remarque. — Nous avons étudié la fable, l'an dernier — 1904, p. 270...  
— C'est le récit d'une action ordinaire et fictive, exposée comme réelle, attribuée à des êtres quelconques, d'où le poète tire une *moralité*, leçon utile aux mœurs.

I. **Début** ou **exposition** du sujet v. 1-4: Un berger, voisin de la mer, vivait heureux et tranquille de son pécule.

II. **Noeud**: l'intrigue est double: v. 5-8 = cupidité du berger et trafic ruineux; — v. 9-17: redevenu berger mercenaire, il fait de nouveaux profits et subit une nouvelle tentation de commerce maritime.

III. **Dénouement**: Réponse prudente (18-20) qui le montre guéri de la cupidité première.

IV. **Moralité** (v. 21-31) double aussi: "un sou assuré vaut mieux

que cinq en espérance"; donc la cupidité, "l'ambition," est mauvaise conseillère: — "il faut se contenter de sa condition," de son métier, de sa carrière.

On voit que l'**action** est simple, naturelle, vraisemblable, originale. Il est clair que le **personnage** unique du petit drame est peint sur le vif: le tableau paraît aux yeux: voyez le paysage: "voisin d'Amphitrite" (déesse de la mer, épouse de Neptune: la mer); "trésors déchargés sur la plage" qui donnent l'idée et la soif du trafic, par la "vente du troupeau." L'argent est "entier sur l'eau," et "périt par naufrage," c'est-à-dire le vaisseau acheté et sa cargaison.

Nouveau paysage: "réduit à garder les brebis... non plus berger en chef... ni Corydon, ni Tircis (nom des bergers empruntés à Virgile) mais "Pierrot" subalterne, et rien de plus. Puis "il racheta des bêtes à laine." Va-t-il retomber au piège?... Fièremment résolu, il apostrophe "mesdames les Eaux" et les renvoie rudement "à quelque autre."

La **moralité** est juste, encourageante, lumineuse: L'expérience de ce berger enseigne qu'il "faut fermer les oreilles à l'ambition... Pour un qui réussira, dix mille s'en plaindront — et qu'il faut garder sa condition, même associée à la pauvreté: sinon gare le naufrage ou les voleurs!"

Le **style** est aisé, imagé, naturel; le vers, avec ses croisements, ses alternances, mélange gracieux et sonore, coule avec calme et abondance, plein de finesse et de charme. Ex.: "Si sa fortune était petite, Elle était sûre tout au moins... Racheter des bêtes à laine..."

---

### ART. III. — DEVOIRS D'ÉLÈVES.

#### I. — Mémoires d'une goutte d'eau.

La première phase de mon existence se perd dans un lointain énigmatique. Quelle fut mon origine?

C'est bien; peut-on mieux? Interrogez tous les mots: "phase" est un terme d'astronomie: il paraît froid et nébuleux. Si vous le gardez, pour quoi ne pas mettre, pour continuer l'image: *carrière* (d'un astre) au lieu de "existence"; *s'éclipse* (astre) au lieu de "se perd dans" qui est usé, ainsi que "lointain énigmatique," lequel termine peu harmonieusement la phrase.

De vagues souvenirs me retracent une cavité profonde, dans les couches du globe, où je me laissais bercer d'ombre et de somnolence, sans désirs comme sans horizon. Combien d'années, de siècles passèrent sans éveiller un écho dans la solitude glaciale de cette prison terrienne, au dalage de granit?... Je ne saurais le dire. Mais une fois, au sein de la nuit stagnante, un immense craquement retentit, suivi de dislocations et d'éboulements sinistres; une chaleur intense bouillonna soudain la

nappe liquide dont je formais une minuscule partie. Surchauffées, affolées, toutes les petites gouttes d'eau, dans une danse macabre, tournoyaient, se précipitaient, remontaient pour échapper au péril.

1. "De vagues souvenirs," on a dit cela bien souvent! C'est donc indifférent pour moi, puisque vous redites une locution qui n'est pas à vous, étant à tout le monde: "De ternes souvenirs"; — "retracent une cavité profonde": cela n'effleure guère mon imagination, n'émeut guère ma sensibilité; pourquoi? ce n'est ni neuf ni personnel. — Alors, vous voulez tout réformer, tout rajeunir? — "Je ne dis pas cela," pour user de l'hémistiche d'*Alceste*, le bourru. Je veux dire que l'on doit s'appliquer à être soi, avant tout, au moins pour le *sujet*, ou pour le *verbe*, ou pour le *complément*, sinon pour deux ou trois à la fois. Oserai-je écrire:

"La première phase de ma carrière s'éclipse (dans l'inconnu) dans les ténèbres. Quelle a été mon origine? Il me semble l'ignorer.

"De (ternes) souvenirs — des souvenirs ternes — indécisés comme un rêve, remémorent des cavernes souterraines, où me berçaient l'ombre et la torpeur, sans désirs comme sans horizon."

2. "Combien d'années...": on voit ici l'effort personnel: c'est cela, et l'on en est charmé. Je retrancherais "terrienne" et "cette" pour dire: "un écho du morne cachot glacial, au dallage de granit?" Je ne le saurais dire.

3. Phrase excellente; nous suggérons le *présent* comme plus vif. Quand on rejette l'esprit du lecteur au *passé*, il est naturel qu'on lui parle *ators* comme au présent où il se trouve transporté — "une fois" est *familier*: "un jour," et mieux "enfin"; "au sein de" ne dit rien à personne, — excepté en poésie — "sous la pesanteur de..."; "bouillonne"; "minuscule partie" paraît peu élégant et trop scientifique. Laissez de côté ce qu'on devine, c'est inutile depuis "dont... partie." Le reste est bien.

Une seconde convulsion du sol nous valut un abattis de pierre et de sable; une troisième nous lança dans l'espace ténébreux; puis... il se fit comme une large trouée dans notre prison.

Ridée de crainte et d'effroi, à moitié aveuglée par une parcelle terreuse, je percevais à peine çà et là des formes indécisés dans une pénombre grisâtre. Peu à peu, l'ombre, avec le silence, descendit sur nous, comme au sein de la terre. Je profitai de cette accalmie pour me reposer et... songer à l'avenir.

Peut-être "du sol" serait de trop: il faut savoir laisser deviner au lecteur, c'est son plaisir délicat; — "nous valut" est trop facile, vague; yisez au verbe *imagé* et évitez les *nous*, autant que possible: *fit brandir*; — "abattis" avec un seul *b*; "pierre" (sing. ou plur. à volonté); — "lancer dans l'espace" fait image de soi, mais laisse sans impression neuve; "large" mieux: *ample, spacieuse, béante* trouée; pas "notre," mais l'article *la*.

"Ridée" est faible d'image; *transie et tremblante*. Le reste est bien. Je mettrais *fantômes* au lieu de "formes indécisés" et *crépuscule* au lieu de "pénombre"; — "descendit sur nous" laisse froid et indifférent: *voilà, vint voiler notre délivrance*; "au sein de," répétez *cachot*; — "accalmie" ou *accalmie*? Pourquoi "cette": mettez l'article avec *apaisement*.

(A suivre).

## II.—CORRECTION DE DEVOIR.

## Le travail

Tout être est créé pour travailler, depuis le plus petit atôme jusqu'au plus grand Seigneur de l'Univers; et la nécessité du travail est absolue, car, sans lui, aucun progrès ne s'accomplit, aucune œuvre ne se perfectionne. En quel état seraient le commerce, l'industrie, les sciences et les arts sans cette peine qu'on prend pour faire une chose? — Dieu lui-même nous en donna l'exemple du travail dans la création du monde.

Tout être est fait pour le travail. Loi universelle, inéluctable qui atteint et la création et le créateur. Créature: atôme ignoré et globes lumineux, insecte du brin d'herbe et colosse des bois, haleine des aurores et tempêtes des mers, passerau et cétaqué, esclave et maître, manant et seigneur, à tous ceux qui peuplent les mondes, il fut dit, au seuil du néant qu'ils franchissaient: Travaillez! Travailler c'est la respiration de la vie, la condition de l'existence, le nerf des sociétés. Sans travail rien ne se fait, nulle œuvre ne tient. Sans travail, plus de commerce, plus d'industrie: la dernière grève de l'humanité laborieuse sonnerait le glas des sciences et des arts.

J'ai dit: la loi du travail compte pour sujet le Créateur même. Oui, Dieu travaille, et la première fois qu'il est fait mention de son repos, les sept jours du labeur de créer sont écoulés.

Travailler, c'est répandre la paix dans notre cœur et l'ordre dans nos demeures: tous les travailleurs sont frères, les oisifs seuls n'ont pas d'amis, ils s'ennuient, se fatiguent de la vie et désirent être à leur fin prochaine.

Vive le travail, souffle des cœurs, paix des âmes, ordre et harmonie de nos mortelles demeures! Grâce à lui, pionniers du même maître suprême, tous les hommes sont frères. L'oisif seul n'a point d'amis. Ceux de la confrérie des "bras croisés" recueillent toujours le fort petit nombre des encourageantes sympathies. Qui ne les a vus, pour les mépriser, ces fainéants du boulevard ou du "Pont-Neuf" — comme l'on voudra — occupés à se nvrer d'ennui, maudissant le jour où la vie leur "fut infligée" et aspirant à la finir bientôt.

Dans le pensionnat, nous avons les réels portraits d'une élève laborieuse et d'une jeune fille paresseuse. La première est continuellement occupée, voyez-les à l'étude: elle ne perd pas une minute, après une leçon apprise, c'est un thème à faire, un problème à résoudre, une carte géographique à dessiner, quand la cloche sonne, combien alors elle se trouve heureuse! ses exercices sont préparés.

Au pensionnat — vrai petit monde — on doit bien s'attendre à trouver les portraits caractérisés et de l'élève laborieuse et de la jeune fille paresseuse.

L'une est toujours occupée. La journée a trop peu de ses 1440 minutes.

Remarque-la à la salle d'étude. D'abord elle ne voit et ne connaît que son bureau à elle. La leçon apprise, c'est un thème à faire, un problème à résoudre, une carte à dessiner. Aussi quand la cloche sonne la récréation, le repos, comme elle savoure le bonheur de penser: les devoirs sont faits, les leçons apprises, la classe préparée; le Bon Dieu et mes maîtresses seront contents de moi.

La seconde a toujours du temps à sa disposition, elle ouvre et reforme son pupitre, presse un cahier, le feuillette à plusieurs reprises, colle des souvenirs dans un calepin, s'étend sur son bureau, fait la toilette de sa boîte à crayons, parle à ses voisines, regarde des photographies; enfin l'heure du travail **achève** et notre cigale n'a pas ouvert un livre d'étude.

L'autre — la paresseuse — a toujours du temps devant elle. Jamais pressée. L'on ouvre et l'on ferme le pupitre; on étend un cahier, on feuillette et feuillette encore: il faut bien compter les pages! — On colle — oh, bien artistement — des souvenirs dans un calepin... La toilette de la boîte aux crayons sera faite et refaite, soyez tranquille. Voisine, tant mieux si tu me ressembles et réponds à mon babillage; tant pis si tu es consciencieuse, tu subiras mes réflexions, il faut que je bavarde. Puis, de guerre lasse, on s'étend sur le bureau... heureuse si au scandale des bienséances, "l'on ne soupire, étend les bras, ferme l'œil, et s'endort." — La cloche sonne enfin et la cigale n'a rien fait. Les compagnes s'en apercevront bien au front soucieux qu'elle épanouira en classe après l'avoir plissée en récréation!

Le travail est naturel à l'homme puisqu'il s'ennuie si son esprit ou ses mains ne sont pas en mouvement. — Le riche, maître de lui-même, suivant ses volontés et ses caprices, entouré de serviteurs, malgré tout n'est pas heureux si le travail ne remplit ses jours d'œuvres utiles.

Le travail est naturel à l'homme. Que sont les ailes à l'oiseau, s'il ne vole; les nageoires au poisson s'il ne nage; la griffe au lion s'il ne déchire; la clarté au soleil s'il ne rayonne? Que sont les mains et l'esprit à l'homme s'il n'agit et n'apprend? Que le riche naisse parmi les volontés et caprices satisfaits, accablé de serviteurs, dorloté de précautions, quel sera son bonheur s'il ne comble le vide des heures par des œuvres utiles?

Et pourtant malgré ses avantages et ses joies le travail est quelquefois bien pénible. Qu'il nous serait doux, par une journée de juin, de passer plusieurs heures **aux** bois, ou dans la cour à l'ombre d'un arbre; mais le travail commande, il faut aller en classe, il faut faire vibrer les cordes du piano, composer des essais littéraires, passer des examens, etc; aussi, l'avouerai-je, quelle dure tâche pour nous élèves, de nous lever à l'aube du jour en voyant, devant nous, une longue journée de labeur continu !!!

Mais courage !!!

D'autre part — et qui me désavouera? — malgré les avantages et les joies dont il se pare le travail est quelquefois bien lourd. Combien plus dé-

licieux il nous serait, par les canicules de juin, d'aller respirer l'air rafraîchi des bosquets en douce compagnie de tourterelles et ramiers! ou bien de rêvasser sous les brises caressantes des érables du fond de la cour; mais la loi du travail se dresse stoïque, parmi les fleurs et les chansons: à plus tard les vacances, c'est maintenant l'heure de les gagner. En classe, exercice de piano, composition littéraire, examens à prévoir, prix à mériter... Vraiment, quel cauchemar quotidien est celui du réveil pour celle qui, à l'aube, fait, d'instinct, son examen de prévoyance, les semaines de classe!

Mais courage!

Oui, si le travail est souvent répugnant, que les fruits en sont merveilleux!!! En apprenant à connaître la vie laborieuse de nos ancêtres, l'étude, noble travail, nous dit ce qu'il faut faire pour être à notre tour des soutiens de l'honneur de la patrie. En nous montrant les grandeur du Créateur dans ses œuvres elle nous fait comprendre ce que dit Notre-Seigneur: c'est à l'œuvre que l'on reconnaît l'ouvrier.

Oui, si le travail repugne parfois, combien merveilleux en sont les fruits! N'est-ce pas en nous redisant les héroïques labeurs de nos ancêtres que l'étude fera de nous le renfort et l'orgueil de la Patrie? N'est-ce pas en nous chantant les grandeurs du Divin architecte à travers les mondes qui roulent, qu'elle nous fera comprendre l'axiome énoncé par Jésus-Christ: à l'œuvre on reconnaît l'ouvrier, comme à son fruit un arbre?

Le travail est encore pour nous un fidèle guide, et c'est sur lui que nous comptons pour nous préparer des succès à la fin de l'année.

Comme le dit le poète :

N'oubliez jamais ce qui fait la richesse,  
Ce qui vient au banquet poser son plat de miel,  
Amis, si le foyer est rempli d'allégresse,  
C'est toujours le travail qui l'apporte du ciel.

Et puis, le travail n'est-il pas aussi, et surtout, le plus fidèle des guides sur les chemins tendus de pièges et tapissé d'épines qu'est celui de la vie?

Enfin c'est le travail encore qui imprime les palmarès de fin d'année et crée les succès.

Il eut raison le poète:

A. M. ST-JACQUES.

N. B. — Que la correction puisse être, à son tour, corrigée, l'auteur le proclame. Il prie seulement les élèves d'y lire un peu de ce qui a manqué au développement du sujet — d'ailleurs bien méritant: — amplification, détails de circonstance, variation et légèreté des tournures.

## NOTIONS DE PHILOSOPHIE

## LA SENSIBILITE.

## ART. III.—LES PASSIONS.

## IV.—VALEUR DES PASSIONS.

1. Quel est le rôle des passions dans la vie individuelle ? Comment l'éducation doit-elle les envisager et les entreprendre ? — La réponse à ces questions dépend de l'idée que l'on se fait de leur valeur morale.

2. Les uns en font l'**apologie** — chez les anciens, l'école cyrénaïque d'Aristippe ; — chez les modernes, l'école de FOURIER (1772-1837) et de SAINT-SIMON (1760-1825).

Il faut avouer que de nombreux, d'ignobles romanciers, français surtout, se sont plu à vulgariser la théorie des précédents, partisans immondes et sans pudeur de la doctrine du plaisir, regardant toutes les passions comme *bonnes*, déclarant qu'il les faut laisser se développer en pleine liberté. Pour ces effrontés scandaleux, elles sont l'expression inéluctable des lois de la nature ; l'intelligence et la volonté ne sont que des instruments pour les satisfaire.

Cette infamie est malfaisante, car elle réduit l'homme à un asservissement qu'ignorent les brutes, à la ruine de la santé, de l'honneur, de l'âme, de la famille, de la société.

3. Les autres en prononcent la **condamnation** sans appel ni miséricorde — chez les anciens, l'école des *Stoïciens* de Zénon, — chez les modernes, l'école de KANT (1724-1804).

Pour eux, toutes les passions sont *mauvaises*, étant des mouvements, des inclinations opposés à la droite raison, contraires à la nature, une sorte de trouble de l'âme et de maladie mortelle. Il convient donc de les étouffer, de les extirper des sens et des facultés jusqu'à atteindre l'impassibilité du sage.

4. D'autres — avec Aristote et l'école péripatéticienne, chez les anciens, — avec Bossuet et la théologie moderne — adoptent la **vraie valeur** des passions, en accueillant les unes comme *mauvaises*, dérivant d'inclinations malveillantes, antisociales : envie, haine, vengeance ; ou provenant des bonnes inclinations, perverties contre la raison et avec le temps : gourmandise, avarice, ivrognerie, ambition ; les autres comme *bonnes*, produits de penchants contenus dans les bornes de la raison : patriotisme, amour familial, scientifique, intellectuel.

## V.—TRAITEMENT DES PASSIONS.

1. Il est évident que la guérison morale varie selon la nature des remèdes appliquées aux passions. Si celles-ci sont :

A. **mauvaises**, il faut : — a) les *prévenir*, en s'efforçant de les empêcher de naître ; — en dirigeant bien les cours des inclinations bonnes ; — en développant fortement, dès l'enfance, les tendances généreuses (par le travail, les relations honnêtes, les lectures saines...) qui absorbent l'activité de l'âme ; — en combattant vigoureusement leurs premières manifestations ; — b) les *apaiser*, si elles sont développées, — directement, par le raisonnement, le ridicule, l'imitation et l'émulation ; — indirectement, — en faisant diversion et non en attaquant de front : "on ne remonte pas le courant, s'il est impétueux" ; — en éloignant les objets qui alimentent la passion, on lui coupe les vivres ; — en substituant une passion innocente à une coupable.

B. **Bonnes**, il faut les *entretenir* et les *développer* en favorisant les inclinations d'où elles découlent. Même les meilleures ont besoin d'être dirigées par la raison et modérées par la volonté, parce qu'elles sont susceptibles d'écart et d'excès. Ainsi l'amour maternel peut dégénérer en aveuglement, l'amour de la patrie en chauvinisme.

**Conclusion.** — Toutes les facultés de la nature humaine lui sont indispensables ; il ne faut donc ni supprimer la sensibilité, à cause de ses dangers : supprime-t-on le feu, à cause des incendies ? ni la substituer à la volonté et à la raison, ce serait dégrader l'homme.

La passion, qui vient de Dieu, son auteur, est faite non pour déterminer la direction de nos actes, mais en fournir la puissance : la direction est confiée à la volonté libre, éclairée par la raison. Voilà l'ordre, l'harmonie, la perfection de l'âme.

Et si l'on appelle le secours de la grâce et des motifs de la foi !... Combien alors la force motrice est sûre et efficace !...

(A suivre).



# SUPPLEMENT

Chronique religieuse et littéraire du monde catholique.

## I. — Canada.

1. LETTRE COLLECTIVE DE L'ÉPISCOPAT CANADIEN AU CARDINAL RICHARD, ARCHEVÊQUE DE PARIS.

*Eminentissime Seigneur,*

Sa Sainteté Léon XIII, en jetant un regard attristé sur le monde, constatait que l'Eglise de J.-C. traverse des temps remplis de troubles, et qu'une longue et redoutable tempête l'accable de maux cruels : *In temporibus Ecclesiae turbulentissimis diuque prementium malorum sacra tempestate.* (Off. du saint Rosaire).

Les événements qui se passent sous nos yeux, particulièrement à Rome et en France, ne justifient que trop la justesse de ces sombres appréciations. En effet, la haine des sectaires et des impies s'acharne avec rage contre la Papauté et contre l'Eglise de France, et il nous est donné de constater encore une fois comment des épreuves semblables ou des joies communes lient tour à tour et attachent bien étroitement l'une à l'autre l'Eglise de Rome et votre nation de tout temps si catholique.

Ce n'est pas sans une tristesse profonde, Em. Seign., que les évêques du Canada apprennent chaque jour les nouvelles entreprises du gouvernement français contre les libertés et les droits les plus sacrés de notre sainte religion. Des lois, aussi-contraires aux véritables intérêts temporels de votre noble et grand pays que fatales à la prospérité du catholicisme ont aboli vos congrégations religieuses si florissantes et ont interdit dans toute l'étendue de votre territoire la pratique publique des conseils évangéliques ; les congréganistes enseignants ont été expulsés ; leurs œuvres sont détruites et la confiscation de leurs biens les a réduites à la plus extrême misère ; leurs écoles sont fermées, et, par suite de cette mesure, il vous est bien difficile d'assurer une éducation chrétienne à votre jeunesse. L'impunité ne s'est pas arrêtée devant ces œuvres admirables de charité que l'univers tout entier vous envie, et on a chassé un grand nombre de vos Sœurs des hôpitaux, où elles prodiguaient aux mourants leurs soins maternels.

A l'heure où les peuples schismatiques, hérétiques ou même païens s'honorent de créer des relations plus étroites avec la Papauté, le gouvernement de la France a rompu avec le Saint-Siège tout rapport diplomatique et se flatte de briser le Concordat de 1801 ; il veut faire peser sur l'Eglise ce qu'il appelle la suprématie de l'Etat, en imposant au clergé et aux fidèles des lois disciplinaires qui rendraient impraticable

l'exercice du culte public. En un mot, c'est la guerre déclarée à J.-C. et à sa sainte Eglise.

\* \* \*

Devant les ruines qui s'entassent, Em. Seign., en présence de l'odieuse persécution que vous endurez, nous ne pouvons demeurer étrangers et indifférents. L'Eglise catholique ne forme qu'une seule et même famille; tous les chrétiens, et spécialement les évêques, préposés au gouvernement des églises particulières, ne sont tous que des frères, quelle que soient leur langue et leur nationalité. Dans le grand corps qui est l'Eglise, quand un des membres souffre, tous les autres sont atteints. Aussi vos douleurs, Em. Seign., sont nos douleurs, et nos cœurs d'évêques catholiques sont broyés par les angoisses qui vous étreignent.

Si, dans la charité de J.-C., toutes les Eglises sont solidaires, et si la communion des saints leur fait partager, à toutes, les épreuves des unes et des autres, quelle ne doit pas être l'affliction de chacune, quand c'est la France qui est frappée et quand son Eglise, si glorieuse dans le passé, est persécutée avec tant de violence.

Personne n'ignore, en effet que, comme nation, la France est la Fille aînée de l'Eglise. C'est elle que la Providence a choisie pour lui fournir ses défenseurs les plus dévoués. En mille circonstances votre généreux pays a prodigué son sang et ses trésors, quand il s'agissait de la cause de J.-C. Pendant des siècles il a marché à la tête de l'Europe chrétienne pour accomplir les desseins de Dieu dans le monde: *Gesta Dei per Francos*. C'est une gloire que personne ne vous dispute et l'univers tout entier proclame avec reconnaissance les services éclatants que les intérêts religieux ont reçu de l'héroïsme de vos soldats, de vos missionnaires et de vos Sœurs de charité.

Nous, évêques canadiens, nous avons plus que d'autres l'obligation de nous rappeler tous ces admirables dévouements. Nous ne pouvons oublier que c'est au zèle des apôtres venus de France que le Canada, et même la plus grande partie de l'Amérique du Nord doit d'avoir, au début, connu la vraie foi de l'Evangile. C'est la France qui a donné à notre immense pays ses premiers évêques, ses premiers prêtres et ses premiers colons catholiques. C'est du milieu de votre peuple que sont sortis nos saints, le vénérable Mgr de Laval, la vénérable Marie de l'Incarnation, la vénérable Marguerite Bourgeoys, et la si pieuse Catherine de Saint-Augustin. Ce sont des François, des Brébeuf, des Lalemant, des Jogues et autres qui sont nos martyrs; et nous reconnaissons avec bonheur que ce sont les prières et les exemples des uns, le sang des autres, qui ont rendu féconde la terre où, de nos jours, nous voyons mûrir des moissons abondantes d'âmes chrétiennes! Si d'autres nations sont venues depuis travailler à la culture de cette portion de la vigne qui vous est confiée, si plusieurs de nous appartiennent à d'autres races, cependant nous nous plaçons tous à attester que l'Eglise du Canada a été à son berceau la fille de la glorieuse Eglise de France.

Aussi, notre émotion et nos tristesses grandissent à mesure que s'ac-

croissent vos malheurs et vos afflictions. Nous voudrions aujourd'hui adoucir vos peines et calmer un peu vos anxiétés, en vous disant avec quel empressement nous avons accueilli dans nos diocèses un grand nombre de vos congréganistes, hommes et femmes, qui ont été chassés de votre pays. Nous voulons avoir pour ces malheureux exilés l'affection, la vigilance et la bienveillance paternelles que vous aviez pour eux. Ils sont nos enfants comme il ont été les vôtres; nous les avons associés à nos labeurs, et déjà les services qu'ils rendent dans nos contrées sont de nature à rendre plus étroits les liens qui nous unissent à leur pays d'origine. Leur dévouement fera aussi aimer de nos peuples la nation dont les fils sont si exemplaires et si généreux. Dieu lui-même aura égard à leurs épreuves et à leurs vertus et pardonnera en leur faveur à la France qui les a vus naître et qui, nous l'espérons avec eux, restera fidèle à sa glorieuse et féconde vocation.

\* \* \*

Sur cette terre canadienne, où malgré nos inquiétudes pour l'avenir, nous jouissons encore d'une grande paix, nous prions avec instance le Cœur miséricordieux de J.-C. de se souvenir de la bienveillante prédilection qu'il a tant de fois manifestée à la France, et aussi des grandes choses que votre peuple a accomplies durant les siècles pour son service et celui de l'Eglise. Nous lui disons que, si ceux qui le persécutent aujourd'hui sont des Français, ils ne sont pas la France. Nous supplierons la Vierge Marie de continuer, comme elle l'a fait par ses visites et par son intercession, à se montrer la Reine d'une nation que vos rois lui ont consacrée. Nous demanderons à nos saints et à nos martyrs de fléchir la justice de Dieu et d'intéresser sa miséricorde en faveur de cette terre qui leur a donné le jour et où ils ont reçu l'inspiration de devenir, au prix d'héroïques sacrifices, les apôtres de notre Canada.

Nous avons l'espoir, Em. Seign., que cette persécution dont l'Eglise de France a tant à souffrir présentement finira par s'apaiser bientôt, et que la paix et la liberté ne tarderont pas à vous être rendues.

Que de fois déjà, dans les siècles passés, votre pays et votre Eglise ont paru sur le point de périr, et que de fois la main toute puissante et miséricordieuse de la Providence a fait des miracles pour les arracher au naufrage! Est-ce qu'il n'y a pas des trésors inépuisables de dilection et de pardon, dans les Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie que vos apôtres ont été chargés de révéler au monde? La sainte charité qui unit entre eux vos évêques de France, les exemples si touchants de votre attachement filial et de votre obéissance absolue au Saint-Siège, les vertus, le zèle et la vie si pure de votre clergé et de vos congrégations religieuses, la générosité des catholiques qui vous secondent par les largesses de leur charité et par l'ardeur de leur action, et spécialement ces milliers de missionnaires, hommes et femmes qui, par la lumière qu'ils répandent et par la charité qu'ils déploient, font estimer et aimer de tous votre France qui les envoie à l'extrémité de la terre: ne sont-ce pas là des

titres que vos prières peuvent faire valoir devant Dieu pour votre délivrance? Et n'avons-nous pas droit de fonder sur tout cela nos espérances dans un avenir meilleur?

Nous ne cesserons donc, Em. Seign., de demander à Notre-Seigneur qu'il rende à votre pays les libertés dont il a doté son Eglise, en la constituant société parfaite et indépendante. Quand cette inappréciable faveur nous sera accordée, nous en rendrons grâce au Ciel et nous chanterons avec vous les miséricordes infinies de notre Dieu.

En baisant votre pourpre sacrée, nous vous prions, Em. Seign., d'agréer, pour vous et pour tout l'épiscopat français, l'hommage du plus profond respect et de la sincère vénération des archevêques soussignés du Canada.

(*Suivent les signatures des 8 archevêques, des 22 évêques et du Préfet apost. du Golfe St-Laurent.*)

## II. — France.

Le chroniqueur du *Correspondant* écrit, sur l'année 1904 :

“Voilà une année de plus, au fond des quatorze siècles qu'a déjà vécu la France. Mais, dans l'ère incertaine et trouble des 34 ans que vient de vivre la République elle-même, jamais il ne fut une année, sinon plus tragique, du moins plus pleine d'agitation et qui emportât d'un mouvement plus brusque, vers l'extrémité du péril et du mal, les destinées de notre pays...”

“Toutes les thèses du radicalisme, le Gouvernement les a consacrées par des actes; toutes les revendications du socialisme, il a commencé à les réaliser. La loi sur les retraites ouvrières, il la prépare; l'impôt sur le revenu, il le propose; les grèves, il les encourage; l'armée, il la livre à la maçonnerie, il la démoralise par la délation; la marine, il la désorganise: il en ruine le matériel, autant qu'il en décime le personnel. La liberté religieuse, il la viole, avec la liberté de l'enseignement; il ferme plus de 10,000 écoles libres; il supprime les congrégations, même autorisées; il confisque les traitements des évêques et des curés. Les relations de la France et du Saint-Siège, il les rompt; le Concordat, il l'entreprend; la séparation de l'Eglise et de l'Etat, il l'entreprend; le protectorat catholique de la France en Orient, il le menace!

“Voilà ses œuvres, dans l'année 1904.

*N. B. — L'abondance des matières nous contraint à renvoyer des nouvelles et des critiques intéressantes.*